



THALIE ENVOLÉE

DE LA POÉSIE, POUR TOU·TE·S.



À NOS CRIS
DANS LE NÉANT
RIEN NE RÉPOND

Brochure des textes

À NOS CRIS, DANS LE NÉANT, RIEN NE RÉPOND

TEXTES DU SPECTACLE

Spectacle créé les 13, 14 & 15 janvier 2022 au Centre Culturel Bruegel.

TEXTES : Louise-Victorine Ackermann, Charles Baudelaire, Victor Hugo, Félix Le Dantec, Leconte de Lisle, Alfred de Musset, Anna de Noailles, Jean Richepin, Paul-Napoléon Roinard, Marquis de Sade.

IDÉE ORIGINALE & MISE EN SCÈNE : Antoine Motte dit Falisse.

JEU : William Clobus, Antoine Motte dit Falisse, Petra Urbànyi.

MUSIQUE : Matt Bekkers.

Les textes sont dans le Domaine Public et sont ici présentés dans leur intégralité, sans les coupures opérées pour le montage du spectacle. Ils sont regroupés par auteurs.

SOMMAIRE

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN

| | |
|-------------------------|---|
| Satan..... | 5 |
| Paroles d'un Amant..... | 7 |
| Dernier mot..... | 9 |

CHARLES BAUDELAIRE

| | |
|----------------------------|----|
| Les Litanies de Satan..... | 12 |
|----------------------------|----|

VICTOR HUGO

| | |
|-------------------------------------|----|
| À l'évêque qui m'appelle athée..... | 14 |
| Rien..... | 17 |
| Chef-d'œuvre..... | 23 |

FÉLIX LE DANTEC

| | |
|-----------------|----|
| L'Athéisme..... | 24 |
|-----------------|----|

LECONTE DE LISLE

| | |
|-----------------------------|----|
| Le Reniement des Dieux..... | 25 |
| La Paix des Dieux..... | 27 |

ALFRED DE MUSSET

| | |
|-----------------------|----|
| L'espoir en Dieu..... | 31 |
|-----------------------|----|

ANNA DE NOAILLES

| | |
|--------------------------|----|
| Les espaces infinis..... | 38 |
|--------------------------|----|

JEAN RICHEPIN

| | |
|--------------------------------|----|
| Le pape..... | 40 |
| La Prière de l'Athée..... | 42 |
| Le mystère de la création..... | 50 |
| L'apologie du Diable..... | 51 |
| Progrès..... | 58 |

PAUL ROINARD

| | |
|----------------------------|----|
| À Dieu... s'il existe..... | 63 |
|----------------------------|----|

DONATIEN ALPHONSE FRANÇOIS DE SADE

| | |
|----------------|----|
| La Vérité..... | 65 |
|----------------|----|

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN

SATAN

FRAGMENT

Nous voilà donc encore une fois en présence,
Lui le tyran divin, moi le vieux révolté.
Or je suis la Justice, il n'est que la Puissance ;
À qui va, de nous deux, rester l'Humanité ?
Ah ! tu comptais sans moi, Divinité funeste,
Lorsque tu façonnais le premier couple humain,
Et que dans ton Éden, sous ton regard céleste,
Tu l'enfermas jadis au sortir de ta main.
Je n'eus qu'à le voir là, languissant et stupide,
Comme un simple animal errer et végéter,
Pour concevoir soudain dans mon âme intrépide
L'audacieux dessein de te le disputer.
Quoi ! je l'aurais laissée, au sein de la nature,
Sans espoir à jamais s'engourdir en ce lieu ?
Je l'aimais trop déjà, la faible créature,
Et je ne pouvais pas l'abandonner à Dieu.
Contre ta volonté, c'est moi qui l'ai fait naître,
Le désir de savoir en cet être ébauché ;
Puisque pour s'achever, pour penser, pour connaître,
Il fallait qu'il péchât, eh bien ! il a péché.
Il le prit de ma main, ce fruit de délivrance,
Qu'il n'eût osé tout seul ni cueillir ni goûter :
Sortir du fond obscur d'une étroite ignorance,
Ce n'était point déchoir, non, non ! c'était monter.
Le premier pas est fait, l'ascension commence ;
Ton Paradis, tu peux le fermer à ton gré :
Quand tu l'eusses rouvert en un jour de clémence,
Le noble fugitif n'y fût jamais rentré.
Ah ! plutôt le désert, plutôt la roche humide,
Que ce jardin de fleurs et d'azur couronné !
C'en est fait pour toujours du pauvre Adam timide ;
Voici qu'un nouvel être a surgi : l'Homme est né !
L'Homme, mon œuvre, à moi, car j'y mis tout moi-même :
Il ne saurait tromper mes vœux ni mon dessein.
Défiant ton courroux, par un effort suprême
J'éveillai la raison qui dormait en son sein.
Cet éclair faible encor, cette lueur première
Que deviendra le jour, c'est de moi qu'il la tient.
Nous avons tous les deux créé notre lumière,

Oui, mais mon Fiat lux l'emporte sur le tien !
Il a du premier coup levé bien d'autres voiles
Que ceux du vieux chaos où se jouait ta main.
Toi, tu n'as que ton ciel pour semer tes étoiles ;
Pour lancer mon soleil, moi, j'ai l'esprit humain !

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN, *Poésie Philosophique*, Alphonse Lemerre, éditeur, 1885.

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN

PAROLES D'UN AMANT

Au courant de l'amour lorsque je m'abandonne,
Dans le torrent divin quand je plonge enivré,
Et presse éperdument sur mon sein qui frissonne
Un être idolâtré.

Je sais que je n'étreins qu'une forme fragile,
Qu'elle peut à l'instant se glacer sous ma main,
Que ce cœur tout à moi, fait de flamme et d'argile,
Sera cendre demain ;

Qu'il n'en sortira rien, rien, pas une étincelle
Qui s'élançe et remonte à son foyer lointain :
Un peu de terre en hâte, une pierre qu'on scelle,
Et tout est bien éteint.

Et l'on viendrait serein, à cette heure dernière,
Quand des restes humains le souffle a déserté,
Devant ces froids débris, devant cette poussière
Parler d'éternité !

L'éternité ! Quelle est cette étrange menace ?
À l'amant qui gémit, sous son deuil écrasé,
Pourquoi jeter ce mot qui terrifie et glace
Un cœur déjà brisé ?

Quoi ! le ciel, en dépit de la fosse profonde,
S'ouvrirait à l'objet de mon amour jaloux ?
C'est assez d'un tombeau, je ne veux pas d'un monde
Se dressant entre nous.

On me répond en vain pour calmer mes alarmes :
« L'être dont sans pitié la mort te sépara,
Ce ciel que tu maudis, dans le trouble et les larmes,
Le ciel te le rendra. »

Me le rendre, grand Dieu ! mais ceint d'une auréole,
Rempli d'autres pensers, brûlant d'une autre ardeur,
N'ayant plus rien en soi de cette chère idole
Qui vivait sur mon cœur !

Ah ! j'aime mieux cent fois que tout meure avec elle,

Ne pas la retrouver, ne jamais la revoir ;
La douleur qui me navre est certes moins cruelle
Que votre affreux espoir.

Tant que je sens encor, sous ma moindre caresse,
Un sein vivant frémir et battre à coups pressés,
Qu'au-dessus du néant un même flot d'ivresse
Nous soulève enlacés,

Sans regret inutile et sans plaintes amères,
Par la réalité je me laisse ravir.
Non, mon cœur ne s'est pas jeté sur des chimères :
Il sait où s'assouvir.

Qu'ai-je affaire vraiment de votre là-haut morne,
Moi qui ne suis qu'élan, que tendresse et transports ?
Mon ciel est ici-bas, grand ouvert et sans borne ;
Je m'y lance, âme et corps.

Durer n'est rien. Nature, ô créatrice, ô mère !
Quand sous ton œil divin un couple s'est uni,
Qu'importe à leur amour qu'il se sache éphémère
S'il se sent infini ?

C'est une volupté, mais terrible et sublime,
De jeter dans le vide un regard éperdu,
Et l'on s'étreint plus fort lorsque sur un abîme
On se voit suspendu.

Quand la Mort serait là, quand l'attache invisible
Soudain se délierait qui nous retient encor,
Et quand je sentirais dans une angoisse horrible
M'échapper mon trésor,

Je ne faiblirais pas. Fort de ma douleur même,
Tout entier à l'adieu qui va nous séparer,
J'aurais assez d'amour en cet instant suprême
Pour ne rien espérer.

Nice, 17 mai 1867.

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN, *Poésie Philosophique*, Alphonse Lemerre, éditeur, 1885.

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN

DERNIER MOT

Un dernier mot, Pascal ! À ton tour de m'entendre
Pousser aussi ma plainte et mon cri de fureur.
Je vais faire d'horreur frémir ta noble cendre,
Mais du moins j'aurai dit ce que j'ai sur le cœur.

À plaisir sous nos yeux lorsque ta main déroule
Le tableau désolant des humaines douleurs,
Nous montrant qu'en ce monde où tout s'effondre et croule
L'homme lui-même n'est qu'une ruine en pleurs,
Ou lorsque, nous traînant de sommets en abîmes,
Entre deux infinis tu nous tiens suspendus,
Que ta voix, pénétrant en leurs fibres intimes,
Frappe à cris redoublés sur nos cœurs éperdus,
Tu crois que tu n'as plus dans ton ardeur fébrile,
Tant déjà tu nous crois ébranlés, abêtis,
Qu'à dévoiler la Foi, monstrueuse et stérile,
Pour nous voir sur son sein tomber anéantis.
À quoi bon le nier ? dans tes sombres peintures,
Oui, tout est vrai, Pascal, nous le reconnaissons :
Voilà nos désespoirs, nos doutes, nos tortures,
Et devant l'Infini ce sont là nos frissons.
Mais parce qu'ici-bas par des maux incurables,
Jusqu'en nos profondeurs, nous nous sentons atteints,
Et que nous succombons, faibles et misérables,
Sous le poids accablant d'effroyables destins,
Il ne nous resterait, dans l'angoisse où nous sommes,
Qu'à courir embrasser cette Croix que tu tiens ?
Ah ! nous ne pouvons point nous défendre d'être hommes,
Mais nous nous refusons à devenir chrétiens.
Quand de son Golgotha, saignant sous l'auréole,
Ton Christ viendrait à nous, tendant ses bras sacrés,
Et quand il laisserait sa divine parole
Tomber pour les guérir en nos cœurs ulcérés ;
Quand il ferait jaillir devant notre âme avide
Des sources d'espérance et des flots de clarté,
Et qu'il nous montrerait dans son beau ciel splendide
Nos trônes préparés de toute éternité,
Nous nous détournerions du Tentateur céleste
Qui nous offre son sang, mais veut notre raison.
Pour repousser l'échange inégal et funeste
Notre bouche jamais n'aurait assez de Non !

Non à la Croix sinistre et qui fit de son ombre
Une nuit où faillit périr l'esprit humain,
Qui, devant le Progrès se dressant haute et sombre,
Au vrai libérateur a barré le chemin ;
Non à cet instrument d'un infâme supplice
Où nous voyons, auprès du divin Innocent
Et sous les mêmes coups, expirer la Justice ;
Non à notre salut s'il a coûté du sang ;
Puisque l'Amour ne peut nous dérober ce crime,
Tout en l'enveloppant d'un voile séducteur,
Malgré son dévoûment, Non ! même à la Victime,
Et Non par-dessus tout au Sacrificateur !
Qu'importe qu'il soit Dieu si son œuvre est impie ?
Quoi ! c'est son propre fils qu'il a crucifié ?
Il pouvait pardonner, mais il veut qu'on expie ;
Il immole, et cela s'appelle avoir pitié !

Pascal, à ce bourreau, toi, tu disais : « Mon Père. »
Son odieux forfait ne t'a point révolté ;
Bien plus, tu l'adorais sous le nom de mystère,
Tant le problème humain t'avait épouvanté.
Lorsque tu te courbais sous la Croix qui t'accable,
Tu ne voulais, hélas ! qu'endormir ton tourment,
Et ce que tu cherchais dans un dogme implacable,
Plus que la vérité, c'était l'apaisement,
Car ta Foi n'était pas la certitude encore ;
Aurais-tu tant gémi si tu n'avais douté ?
Pour avoir reculé devant ce mot : J'ignore,
Dans quel gouffre d'erreurs tu t'es précipité !
Nous, nous restons au bord. Aucune perspective,
Soit Enfer, soit Néant, ne fait pâlir nos fronts,
Et s'il faut accepter ta sombre alternative,
Croire ou désespérer, nous désespérerons.
Aussi bien, jamais heure à ce point triste et morne
Sous le soleil des cieux n'avait encor sonné ;
Jamais l'homme, au milieu de l'univers sans borne,
Ne s'est senti plus seul et plus abandonné.
Déjà son désespoir se transforme en furie ;
Il se traîne au combat sur ses genoux sanglants,
Et se sachant voué d'avance à la tuerie,
Pour s'achever plus vite ouvre ses propres flancs.

Aux applaudissements de la plèbe romaine
Quand le cirque jadis se remplissait de sang,
Au-dessus des horreurs de la douleur humaine,
Le regard découvrait un César tout-puissant.
Il était là, trônant dans sa grandeur sereine,
Tout entier au plaisir de regarder souffrir,

Et le gladiateur, en marchant vers l'arène,
Savait qui saluer quand il allait mourir.
Nous, qui saluerons-nous ? à nos luttes brutales
Qui donc préside, armé d'un sinistre pouvoir ?
Ah ! seules, si des Lois aveugles et fatales
Au carnage éternel nous livraient sans nous voir,
D'un geste résigné nous saluerions nos reines.
Enfermé dans un cirque impossible à franchir,
L'on pourrait néanmoins devant ces souveraines,
Tout roseau que l'on est, s'incliner sans fléchir.
Oui, mais si c'est un Dieu, maître et tyran suprême,
Qui nous contemple ainsi nous entre-déchirer,
Ce n'est plus un salut, non ! c'est un anathème
Que nous lui lancerons avant que d'expirer.
Comment ! ne disposer de la Force infinie
Que pour se procurer des spectacles navrants,
Imposer le massacre, infliger l'agonie,
Ne vouloir sous ses yeux que morts et que mourants !
Devant ce spectateur de nos douleurs extrêmes
Notre indignation vaincra toute terreur ;
Nous entrecouperons nos rôles de blasphèmes,
Non sans désir secret d'exciter sa fureur.
Qui sait ? nous trouverons peut-être quelque injure
Qui l'irrite à ce point que, d'un bras forcené,
Il arrache des cieus notre planète obscure,
Et brise en mille éclats ce globe infortuné.
Notre audace du moins vous sauverait de naître,
Vous qui dormez encore au fond de l'avenir,
Et nous triompherions d'avoir, en cessant d'être,
Avec l'Humanité forcé Dieu d'en finir.
Ah ! quelle immense joie après tant de souffrance !
À travers les débris, par-dessus les charniers,
Pouvoir enfin jeter ce cri de délivrance :
« Plus d'hommes sous le ciel, nous sommes les derniers ! »

LOUISE-VICTORINE ACKERMANN, *Poésie Philosophique*, Alphonse Lemerre, éditeur, 1885.

CHARLES BAUDELAIRE

LES LITANIES DE SATAN

Ô toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Ô Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
Guérisseur familier des angoisses humaines,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Ô toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,
Engendras l'Espérance, – une folle charmante !

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux
Où dort enseveli le peuple des métaux,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont la large main cache les précipices

Au somnambule errant au bord des édifices,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

PRIÈRE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épandront !

CHARLES BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, Michel Lévy frères, 1868.

VICTOR HUGO

À L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE

Athée ? entendons-nous, prêtre, une fois pour toutes.
M'espionner, guetter mon âme, être aux écoutes,
Regarder par le trou de la serrure au fond
De mon esprit, chercher jusqu'où mes doutes vont,
Questionner l'enfer, consulter son registre
De police, à travers son soupirail sinistre,
Pour voir ce que je nie ou bien ce que je croi,
Ne prends pas cette peine inutile. Ma foi
Est simple, et je la dis. J'aime la clarté franche :

S'il s'agit d'un bonhomme à longue barbe blanche,
D'une espèce de pape ou d'empereur, assis
Sur un trône qu'on nomme au théâtre un châssis,
Dans la nuée, ayant un oiseau sur sa tête,
À sa droite un archange, à sa gauche un prophète,
Entre ses bras son fils pâle et percé de clous,
Un et triple, écoutant des harpes, Dieu jaloux,
Dieu vengeur, que Garasse enregistre, qu'annote
L'abbé Pluche en Sorbonne et qu'approuve Nonotte ;
S'il s'agit de ce Dieu que constate Trublet,
Dieu foulant aux pieds ceux que Moïse accablait,
Sacrant tous les bandits royaux dans leurs repaires,
Punissant les enfants pour la faute des pères,
Arrêtant le soleil à l'heure où le soir riait,
Au risque de casser le grand ressort tout net,
Dieu mauvais géographe et mauvais astronome,
Contrefaçon immense et petite de l'homme,
En colère, et faisant la moue au genre humain,
Comme un Père Duchêne un grand sabre à la main ;
Dieu qui volontiers damne et rarement pardonne,
Qui sur un passe-droit consulte une madone,
Dieu qui dans son ciel bleu se donne le devoir
D'imiter nos défauts et le luxe d'avoir
Des fléaux, comme on a des chiens ; qui trouble l'ordre,
Lâche sur nous Nemrod et Cyrus, nous fait mordre
Par Cambyse, et nous jette aux jambes Attila,
Prêtre, oui, je suis athée à ce vieux bon Dieu-là.

Mais s'il s'agit de l'être absolu qui condense
Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence,
Par qui, manifestant l'unité de la loi,

L'univers peut, ainsi que l'homme, dire : Moi ;
De l'être dont je sens l'âme au fond de mon âme,
De l'être qui me parle à voix basse, et réclame
Sans cesse pour le vrai contre le faux, parmi
Les instincts dont le flot nous submerge à demi ;
S'il s'agit du témoin dont ma pensée obscure
A parfois la caresse et parfois la piquûre
Selon qu'en moi, montant au bien, tombant au mal,
Je sens l'esprit grandir ou croître l'animal ;
S'il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre
Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est ivre
Toutes les fois qu'elle est sublime, et qu'elle va,
Où s'envola Socrate, où Jésus arriva,
Pour le juste, le vrai, le beau, droit au martyre,
Toutes les fois qu'au gouffre un grand devoir l'attire,
Toutes les fois qu'elle est dans l'orage alcyon,
Toutes les fois qu'elle a l'auguste ambition
D'aller, à travers l'ombre infâme qu'elle abhorre
Et de l'autre côté des nuits, trouver l'aurore ;
O prêtre, s'il s'agit de ce quelqu'un profond
Que les religions ne font ni ne défont,
Que nous devinons bon et que nous sentons sage,
Qui n'a pas de contour, qui n'a pas de visage,
Et pas de fils, ayant plus de paternité
Et plus d'amour que n'a de lumière l'été ;
S'il s'agit de ce vaste inconnu que ne nomme,
N'explique et ne commente aucun Deutéronome,
Qu'aucun Calmet ne peut lire en aucun Esdras,
Que l'enfant dans sa crèche et les morts dans leurs draps,
Distinguent vaguement d'en bas comme une cime,
Très-Haut qui n'est mangeable en aucun pain azime,
Qui parce que deux cœurs s'aiment, n'est point fâché,
Et qui voit la nature où tu vois le péché ;
S'il s'agit de ce Tout vertigineux des êtres
Qui parle par là voix des éléments, sans prêtres,
Sans bibles, point charnel et point officiel,
Qui pour livre a l'abîme et pour temple le ciel,
Loi, Vie, Âme, invisible à force d'être énorme,
Impalpable à ce point qu'en dehors de la forme
Des choses que dissipe un souffle aérien,
On l'aperçoit dans tout sans le saisir dans rien ;
S'il s'agit du suprême Immuable, solstice
De la raison, du droit, du bien, de la justice,
En équilibre avec l'infini, maintenant,
Autrefois, aujourd'hui, demain, toujours, donnant
Aux soleils la durée, aux cœurs la patience,
Qui, clarté hors de nous, est en nous conscience ;
Si c'est de ce Dieu-là qu'il s'agit, de celui

Qui toujours dans l'aurore et dans la tombe a lui,
Étant ce qui commence et ce qui recommence ;
S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,
Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu,
Et que, faute d'un nom plus grand, j'appelle Dieu,
Alors tout change, alors nos esprits se retournent,
Le tien vers la nuit, gouffre et cloaque où séjournent
Les rires, les néants, sinistre vision,
Et le mien vers le jour, sainte affirmation,
Hymne, éblouissement de mon âme enchantée ;
Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée.

VICTOR HUGO, [*L'Année terrible*](#), Michel Lévy, frères, 1872.

VICTOR HUGO

RIEN

Mais quelqu'un me vient-il en aide, ô nuit farouche ?
J'écoutais, j'entendis. Ombre obscure ! Une bouche
Parlait, et dégageait de la brume en parlant.

— « La croyance est une hydre et vous ronge le flanc.
Niez tout. Ô vivants, l'atome sort, puis rentre.
Pas de ciel, pas d'enfer. L'ombre épars. Aucun centre.
Rien n'existe en deçà, rien n'existe au delà.
Tout meurt. Dormez. »

Ainsi l'étrange voix parla.

Ô nuit ! qu'est-ce que c'est que cet auxiliaire ?
Mais écoutons. La voix poursuit.

« Ô fourmilière,
Ô foule, ô genre humain ! L'homme flotte, et c'est tout.
Cette apparence d'être est un moment debout ;
Il palpite le temps d'être inique, funeste,
Méchant, obscène, aveugle ; et qu'est-ce qu'il en reste ?
La terre le reprend et dit : A-t-il été ?
Et la terre elle-même est-elle ? Ô cécité !
Ténèbres ! Vous nommez ces feux follets des âmes ?
C'est du néant. Passant, qu'est-ce que tu réclames ?

« Homme, tu n'as à toi que l'heure où tu te meus,
Triste ou gai, sage ou fou, dans l'affreux tout brumeux !

Goutte d'eau, quand la mer s'ouvre, à quoi bon la lutte ?
Prends ce que ton destin a de clair, la minute,
Avril quand il sourit, la fleur quand elle éclôt.
Laisse au gouffre éternel rouler l'éternel flot.
Vis, meurs.

« Tu veux un Dieu, toi l'homme, afin d'en être.
Si tu veux l'infini, c'est pour y reparaître.
Quoi ! vivre avant la vie et vivre après la mort !
Traverser toute l'ombre immense avec ton sort !
Que ce cosmos, couvert du voile babélique,
De ton moi misérable à jamais se complique !
Que tout ce que régite l'inconcevable loi

Soit nécessairement un composé de toi !
Que tu n'en puisses point être absent ! que tu fasses,
Toujours vivant, le fond de toutes ces surfaces !
Que jamais l'être humain, rayé, clos, aboli,
Ne s'appelle trépas et ne se nomme oubli !
Quoi ! ce qu'a reçu l'homme, il ne doit pas le rendre !
Il est ; donc il sera ! Quoi, l'homme, cette cendre
Sur qui le vent de vie obscurément souffla,
Être quelqu'un ! Quel rêve absurde fais-tu là !
Ce monde est-il ? Qui sait ? N'est-il pas ? C'est possible.
Tout flotte. Le certain n'est pas dans le visible.
Mais toi, fourmi, ciron, grain de poussière, avoir
Une place quelconque en ce grand chaos noir !
Vain songe du néant dont ton orgueil est dupe !
Vas-tu croire qu'un Dieu – s'il existe – s'occupe
De toi, larve ! et qu'il veille et médite, agité
Par l'éphémère au fond de son éternité !

« Matière ou pur esprit, bloc sourd ou dieu sublime,
Le monde, quel qu'il soit, c'est ce qui dans l'abîme
N'a pas dû commencer et ne doit pas finir.
Quelle prétention as-tu d'appartenir
À l'unité suprême et d'en faire partie,
Toi, fuite ! toi monade en naissant engloutie,
Qui jettes sur le gouffre un regard insensé,
Et qui meurs quand le cri de ta vie est poussé !

« Ah ! triste Adam, flocon qui fonds presque avant d'être,
Lugubre humanité, n'est-ce pas trop de naître ?
N'est-ce pas trop d'avoir à vivre, en vérité,
Ô morne genre humain, bref, rapide, emporté !
Il ne te suffit pas, quoique ta fange souffre,
D'apparaître une fois dans la lueur du gouffre !
L'homme éternel, voilà ce que l'homme comprend.
Tu demandes au ciel, au grand ciel ignorant
Qui t'assourdit de foudre et t'aveugle d'étoiles,
Quel fil te noue, ô mouche, à ses énormes toiles,
Comment il tient à l'homme, et quel est ce lien ?
Tu devrais te sentir pourtant tellement rien
Qu'avec ce vil néant que tu nommes ta sphère
Le ciel – en supposant qu'il soit – n'a rien à faire !
Tout ce qu'il peut cacher, couvrir ou contenir,
Est hors de toi, qui n'as qu'un soir pour avenir.
Ô le risible effort de rattacher ce dôme
De prodige, d'horreur et d'ombre à ton atome !
Quel besoin as-tu donc d'être de l'univers ?
Chair promise au tombeau, contente-toi des vers !

« Et d'ailleurs, à quoi bon avoir un personnage
Dans ce mystérieux et fatal engrenage ?
À quoi bon être un pli dans ces flux et reflux
Qui font effort pour être et déjà ne sont plus ?
À quoi bon être un chiffre et compter dans la foule
Qui n'est que de l'écume ajoutée à la houle ?
Regarde : tout est vain, fuyant, triste, inouï.
Avant d'être apparu, tout est évanoui.
Ces groupes de soleils, de globes, de planètes,
Moins funèbres peut-être ou plus noirs que vous n'êtes ;
Ce zodiaque obscur qui jamais ne finit
De descendre au nadir, de monter au zénith ;
Ces Jupiters, ces Mars, ces Vénus, ces Saturnes,
Qui semblent des édens ou des bagnes nocturnes,
Et qu'on rêve peuplés d'anges ou de démons
D'après l'ombre que font sur leur face les monts ;
Ces visions de cieus que rougit ou que dore
Tantôt le soir sanglant, tantôt la fauve aurore ;
Ces lunes dont on voit l'épouvantable flanc ;
Ces blêmes tourbillons, ces abîmes roulant
Des apparitions de mondes dans leurs vagues ;
Cette succession de créations vagues
Qu'on aperçoit au fond des gouffres entr'ouverts ;
Cet enchevêtrement d'astres et d'univers
Dont la série immense et pâle se dévide
Dans le ciel, dit Platon ; Pyrrhon dit : dans le vide ;
Spectres qui n'ont entre eux rien de commun, sinon
Qu'un chaînon traîne et tire à lui l'autre chaînon ;
Ces constellations confusément tournées
Par la roue invisible et sombre des années,
Et qui te feraient peur si nous pénétrions
Jusqu'aux profonds azurs de leurs septentrions ;
Ces masques effrayants d'une vie inconnue
Qu'entrevoit le songeur au-delà de la nue ;
Ces firmaments qu'on sonde et dont on n'est pas sûr ;
L'aérolithe, errant en foule dans l'azur,
Plus nombreux que l'abeille au sommet de l'Hymète,
Le météore au vol furieux, la comète
Qui s'évade d'un ciel comme d'un cabanon,
Tous ces mondes ne sont que les formes, sans nom
De l'obscurité vaste et morne des espaces ;
Et que gagneras-tu, toi, pauvre esprit qui passes,
Quand tu mêleras l'homme, et son trouble, et son bruit,
À ces nœuds de fumée ondoyant dans la nuit ?

« Dieu n'est pas. Nie et dors. Tu n'es pas responsable.
Ris de l'inaccessible, étant l'insaisissable.
Sois humble, pas de ciel. Pas d'enfer, sois content.

Fais ce que tu voudras. Personne ne t'attend.
J'ai dit. — »

*

Soit. Plus d'enfer. —

Mais rien après la vie,
Rien avant ; la lueur des ténèbres suivie ;
Tout ramené pour l'homme à l'instinct animal ;
Le bien n'ayant pas plus raison contre le mal
Que le tropique n'a raison contre le pôle ;
De Sade, triomphant, raillant Vincent de Paule ;
Tout réduit à l'atome inerte, inconscient,
Sourd, tantôt tourmenteur et tantôt patient ;
Tout dans les appétits et dans les épigastres ;
Par l'aube, par le jour, par la nuit, par les astres,
Par l'univers, sur l'homme ouvert et refermé,
Socrate démenti, Lacenaire affirmé ;
Pour tout dogme : — « Il n'est point de vertus ni de vices ;
« Sois tigre, si tu peux. Pourvu que tu jouisses,
« Vis n'importe comment pour finir n'importe où ; » —
Caligula le sage, Aristide le fou ;
Jésus-Christ et Judas désagrégés ensemble,
Puis remêlés à l'ombre éternelle qui tremble,
Sans que l'atome, au fond de l'être ou tout périt,
Sache s'il fut Judas ou s'il fut Jésus-Christ ! —

Oui, c'est vrai, plus d'enfer, rêve hideux de Rome,
Plus d'affreux punisseur rôdant derrière l'homme.

Mais tout nivelant tout ; je croyais, tu niais,
Qu'importe ! l'honneur sot, le martyr niais ;
Pas d'âme ; pas de moi qui survive et qui dure ;
L'infâme égalité de l'astre et de l'ordure ;
La pourriture, ô deuil ! reprenant tout Brutus ;
C'est-à-dire pas plus d'astres que de vertus ;
L'azur roulant, aux plis de ses ténébreux voiles,
Dans un spectre de ciel des fantômes d'étoiles ! —

Oui, c'est vrai, plus de fourche au poing de Lucifer,
Plus d'éternel bûcher flamboyant, plus d'enfer.

Mais l'atome Attila, fatal, irresponsable,
Comme l'atome feu, comme l'atome sable,
Innocent, ne pouvant pas plus être accusé
Pour un peuple aboli, pour un monde écrasé
Que l'un d'éboulement et l'autre d'incendie ;
Que Job racle sa plaie et qu'Homère mendie,

Trimalcion les vaut, faisant un bon repas ;
Marc-Aurèle ? A quoi bon ? Tibère ? Pourquoi pas ?
Néron, Trajan, ce n'est qu'une forme qui flotte ;
Ce que vous nommez czar, tyran, bourreau, despote,
Mange de l'homme ainsi que vous mangez du pain ;
Après ? Pour le grand tout, qui vous permet la faim,
Un grain de blé mûr pèse autant que Caton libre ;
Tout rentre dans l'immense et tranquille équilibre
Dès que le pain est mort et l'homme digéré.
Demain le dévorant sera le dévoré ;
L'atome qui fut aigle, éperdu, fuira l'aile
De l'atome qui fut colombe ou tourterelle ;
Les transformations du gouffre écraseront,
Roi, ce qui fut ton pied sous ce qui fut mon front ;
L'agneau devenu loup teindra de sang sa griffe,
Et ce sera le tour de Christ d'être Caïphe,
Sans même que ce soit revanche et châtement,
Nul n'ayant conscience en dehors du moment,
Le fil étant rompu d'un avatar à l'autre.
Qu'appellez-vous faux, vrai, droit ou devoir ? L'apôtre,
Le bourreau, le héros, le traître, tout est vain.

Oh ! que rien ne soit plus bon, grand, sacré, divin ;
Que tout soit le hasard, l'ébauche, le décombre,
L'éclosion du pou dans les cheveux de l'ombre ;
Que la création, ivre d'obscurité,
Soit idiote, et n'ait à son extrémité
Rien qu'on puisse nommer amour, raison, justice ;
Qu'après avoir vomi, lugubre, elle engloutisse ;
Et n'ait pour résultat, en souffrant, en créant,
Que de donner un peu de vermine au néant ;
Qu'il ne soit pas prouvé que cette terre, en somme,
Sent la démangeaison de la vie et de l'homme ;
Qu'il ne soit nulle part d'idéal, ni de loi ;
Que tout soit sans réponse et demande pourquoi ;
Que l'être, en supposant que l'abîme livide
Ne nous recrache pas ce mot sinistre et vide,
Se résolve, au milieu d'un vain frisson qui fuit,
En un fourmillement aveugle dans la nuit ;
Que le fond noir de tout rampe, et soit quelque chose
Qui ne sait pas, qui luit sans jour, qui va sans cause,
Un hideux bloc abstrait, pas même une prison,
Une espèce de mort énorme, sans raison
Pour entrer dans la nuit, pour sortir de la tombe,
Un vague tournoiement de poussière qui tombe... —
Quoi ! lorsqu'on s'est aimé, pleurs et cris superflus,
Ne jamais se revoir, jamais, jamais ! ne plus
Se donner rendez-vous au delà de la vie !

Quoi ! la petite tête éblouie et ravie,
L'enfant qui souriait et qui s'en est allé,
Mères, c'est de la nuit ! cela s'est envolé !
Quoi ! toi que j'aime, toi qui me fais de l'aurore,
Femme par qui je sens en moi l'archange éclore,
Quoi ! le néant rira quand, pâle, je dirai :
— Attends-moi, je te suis, je viens, être adoré !
Prépare-moi ma place en ton lit solitaire ! —
Quoi ! le seul lieu qu'on ait besoin d'aimer sur terre
Et de sentir vivant, le tombeau, serait mort !
En présence des cieux, quoi ! l'espérance a tort !
Le deuil qui tord mon cœur en exprime un mensonge !
Pas d'avenir ! un vide où l'œil égaré plonge !
Fosse en la profondeur, linceul sur la hauteur !
Pour mouvement la vie et la mort pour moteur !
La cécité, tournant sans but sur elle-même,
Engendre la lumière, imposture suprême ;
L'être inutilement s'élève et se détruit ;
Le monde croule au gré d'une haleine de nuit ;
Le vent est l'enveloppe obscure de la brume ;
Pour s'éteindre à jamais un instant on s'allume ;
Tout est l'horrible roue, et Rien le cabestan !...
Rien !
Oh ! reprends ce Rien, gouffre, et rends-nous Satan !

VICTOR HUGO, *Religions et religion*, I. Querelles, Ollendorf, 1927.

VICTOR HUGO

CHEF-D'ŒUVRE

Vous prêtez au bon Dieu ce raisonnement-ci :

— J'ai, jadis, dans un lieu charmant et bien choisi
Mis la première femme avec le premier homme ;
Ils ont mangé, malgré ma défense, une pomme ;
C'est pourquoi je punis les hommes à jamais.
Je les fais malheureux sur terre, et leur promets
En enfer, où Satan dans la braise se vautre,
Un châtiment sans fin pour la faute d'un autre.
Leur âme y tombe en flamme et leur corps en charbon.
Rien de plus juste. Mais, comme je suis très bon,
Cela m'afflige. Hélas ! comment faire ? Une idée !
Je vais leur envoyer mon fils dans la Judée ;
Ils le tueront. Alors, – c'est pourquoi j'y consens, –
Ayant commis un crime, ils seront innocents.
Leur voyant ainsi faire une faute complète,
Je leur pardonnerai celle qu'ils n'ont pas faite ;
Ils étaient vertueux, je les rends criminels ;

Donc je puis leur rouvrir mes vieux bras paternels,
Et de cette façon cette race est sauvée,
Leur innocence étant par un forfait lavée. —

VICTOR HUGO, *Religions et religion*, I. Querelles, Ollendorf, 1927.

FÉLIX LE DANTEC

L'ATHÉISME

Au lieu de me défendre d'être athée, j'avoue sans honte que je le suis, et je prétends montrer que cela ne m'empêche pas d'être logique ; je ne ferai pas autre chose dans ce livre, dont je dirai seulement, comme fit Montaigne, que c'est « un livre de bonne foy » ; cela ne voudra pas dire que c'est un bon livre ; je le donne pour ce qu'il vaut.

Évidemment, la foi est plus commode. Il est très difficile de se débrouiller au milieu du chaos des phénomènes, si l'on renonce à une synthèse adéquate à l'esprit humain, calquée dessus, faite à sa mesure. Mais, n'est pas croyant qui veut ! J'ai été obligé, ne pouvant être croyant, de faire de grands efforts pour me raconter les choses d'une manière convenable : j'y ai du moins pris beaucoup de plaisir, et cela n'est pas vain ; j'ai été payé de ma peine.

FÉLIX LE DANTEC, [*L'Athéisme*](#), Ernest Flammarion, 1907.

LECONTE DE LISLE

LE RENIEMENT DES DIEUX

Maudite à jamais soit ton inutile image,
Devant qui s'inclinait la mitre du faux sage !
Maudit sois-tu, Melqart, implacablement sourd
À la clameur montant du rivage de Zoûr,
À ton peuple expirant sous le fouet des colères !
Toi dont la Force armait l'éperon des galères
Et qu'invoquaient, les yeux sur l'océan lointain,
Nos matelots, cinglant vers les Îles d'Étain :
Qui dévorais, avec des ronflements de braises,
Les membres de nos fils saignant dans tes fournaises,
Toi qui nous as livrés à la Force d'Asshour,
Sois maudit dans Zidon et sois maudit dans Zoûr !
Maudits les baalim et maudits les kabires,
Maudits les dieux des mers et les dieux des navires !
Par les carcans de fer qui rampent sur nos cous,
Par nos reins écrasés et broyés sous les coups,
Par nos ulcères, par nos fièvres, par nos plaies,
Par nos aïeuls râlant sur le sable et les haies,
Par les ailes du feu, du meurtre et de la faim,
L'abomination des crimes et l'essaim
Des pestes, des fléaux, des faux et des supplices,
Dieux fourbes, Dieux menteurs, Dieux traîtres et complices
Dieux qui hier encor vous disiez immortels,
Soyez maudits, et des pierres de vos autels !

Dieux des Hâtti, Dieux des bergers et des Nomades,
Adorés sous la tente et sous les colonnades
Des palmiers d'Amaleq et des dattiers de El,
Que, des rochers d'Edom à la plaine de Sel,
Les aigles montagnards saluaient à l'aurore,
Par la cendre qui fume et le feu qui dévore,
Par la citerne fraîche et par les puits comblés,
Par la torche courant dans la pâleur des blés,
Par l'aire du faucon veuve de cris et d'ailes,
Par le vol triomphant des lances infidèles
Du torrent d'Israël aux flots d'Ezion-Gueber,
Maudits, soyez maudits des sables du désert !

Et toi, sombre Elohim, unique et solitaire,
Dont l'invisible face inquiète la terre,
Ô Jaloux d'Israël, inabordable et seul

Sous la tente d'éclairs et sous l'épais linceul
De tes lois par l'épée et le feu proclamées ;
Sabaoth, qui te dis le Seigneur des armées,
Le maître de ton peuple et la verge des tiens,
Le pourvoyeur sacré des chacals et des chiens,
Le tueur des enfants dans le ventre des mères,
Et le seul éternel parmi les éphémères ;
Toi qui faisais hurler aux gibets des chemins
Tes insulteurs cloués par la paume des mains,
Qui vouais au tranchant des glaives lévétiques
Les pâles sectateurs des aschéras antiques,
Et jetais au bûcher, dans les lieux consacrés,
Leurs squelettes blanchis et leurs os déterrés ;
Qui, pour venger l'offense infligée à tes rites,
Brûlais sur le pavé les dépouilles proscrites,
Faisais fumer, au seuil ravagé des maisons,
La graisse des troupeaux conquis et les toisons,
Et livrais, dans l'orgueil de tes vains sacrifices,
Quand le sang ennemi comblait les précipices,
Au couteau de silex les jarrets des juments ;
Violateur du pacte et des anciens serments,
Entends-tu dans Shekem, dans nos murailles blanches,
Le cri de tes nabis sciés entre deux planches
Sur le parvis du Temple où s'usaient leurs genoux !

Ô Fort ! puisque ton bras s'est retiré de nous,
Que tu nous as vomis ainsi qu'une eau fétide,
Et poussés du talon jusqu'à l'égout sordide,
Comme la peau d'un bouc sur le fumier crevé ;
Puisque, de ton partage exclus et réprouvé,
Aux fossés de ta route, au pied de tes murailles,
Rejeté de ton seuil comme un monceau d'entrailles
Immondes, où les chiens lépreux des carrefours
Disputeront leur proie odieuse aux vautours,
Ton peuple agonisant et hurlant de famine
Pourrit tel qu'un ulcère où grouille la vermine ;
Par le palais d'Ahab et les Rois lapidés,
Par les vieilles serrant sur leurs ventres ridés
Les tout petits enfants écrasés sous les poutres,
Par les crucifiés gonflés comme des outres,
Par l'étal empesté dans les airs corrompus,
Par les crânes ouverts et les membres rompus,
Par l'opprobre exécré du mal héréditaire
Et l'imprécation qui monte de la terre,
Sois maudit, lahvé Sabaoth, sois maudit !

LECONTE DE LISLE

LA PAIX DES DIEUX

Or le Spectre dardait ses rigides prunelles
Sur l'Homme de qui l'âme errait obscurément,
Dans un propre désir des Choses éternelles,
Et qui puisait la vie en son propre tourment.

Et l'Homme dit : – Démon ! qui hantes mes ténèbres,
Mes rêves, mes regrets, mes erreurs, mes remords,
Ô Spectre, emporte-moi sur tes ailes funèbres,
Hors de ce monde, loin des vivants et des morts.

Loin des globes flottant dans l'Étendue immense
Où le torrent sans fin des soleils furieux
Roule ses tourbillons de flamme et de démence,
Démon ! emporte-moi jusqu'au Charnier des Dieux.

Oh ! Loin, loin de la Vie aveugle où l'esprit sombre
Avec l'amas des jours stériles et des nuits,
Ouvre-moi la Cité du silence et de l'ombre,
Le sépulcre muet des Dieux évanouis.

Dorment-ils à jamais, ces Maîtres de la Terre
Qui parlaient dans la foudre au monde épouvanté
Et siégeaient pleins d'orgueil, de gloire et de mystère ?
Se sont-ils engloutis dans leur éternité ?

Où sont les Bienheureux, Princes de l'harmonie,
Chers à la sainte Hellas, toujours riants et beaux,
Dont les yeux nous versaient la lumière bénie
Qui semble errer encor sur leurs sacrés tombeaux ?

Ô Démon ! Mène-moi d'abîmes en abîmes,
Vers ces Proscrits en proie aux siècles oublieux,
Qui se sont tus, scellant sur leurs lèvres sublimes
Le Mot qui fit jaillir l'Univers dans les cieux.

Vois ! Mon âme est semblable à quelque morne espace
Où, seul, je m'interroge, où je me réponds seul,
Et ce monde sans cause et sans terme où je passe
M'enveloppe et m'étreint comme d'un lourd linceul. —

Alors le Compagnon vigilant de ses rêves

Lui dit : – Reste, insensé ! Tu plongerais en vain
Au céleste océan qui n'a ni fond ni grèves.
C'est dans ton propre cœur qu'est le Charnier divin.

Là sont tous les Dieux morts, anciens songes de l'Homme,
Qu'il a conçus, créés, adorés et maudits,
Évoqués tour à tour par ta voix qui les nomme,
Avec leurs vieux enfers et leurs vieux paradis.

Contemple-les au fond de ce cœur qui s'ignore,
Chaud de mille désirs, glacé par mille hivers,
Où dans l'ombre éternelle et l'éternelle aurore
Fermente, éclate et meurt l'illusoire univers.

Regarde-les passer, ces spectrales Images
De peur, d'espoir, de haine et de mystique amour,
À qui n'importent plus ta foi ni tes hommages,
Mais qui te hanteront jusques au dernier jour. —

Et l'Hôte intérieur qui parlait de la sorte,
Au gouffre ouvert de l'âme et des temps révolus,
Évoqua lentement, dans leur majesté morte,
Les apparitions des Dieux qui ne sont plus.

Et l'Homme se souvint des jours de sa jeunesse,
Des heures de sa joie et des tourments soufferts,
Saisi d'horreur, tremblant que le passé renaisse
Et, forçat libre enfin, pleurant ses premiers fers.

Comme un blême cortège, à travers la nuit noire,
Les Spectres immortels, en un déroulement
Multiplié, du fond de sa vieille mémoire.
Passèrent devant lui silencieusement.

Or, Il vit Ammon-Râ, ceint des funèbres linges,
Avec ses longs yeux clos de l'éternel sommeil
Les reins roides, assis entre les quatre singes,
Traîné par des chacals sur la nef du Soleil ;

Puis tous Ceux qu'engendra l'épais limon du Fleuve ;
Thoth le Lunaire, Khons, Anubis l'Aboyeur
Qui pourchassait les morts aux heures de l'Épreuve,
Isis-Hathor, Apis, et Ptâh le Nain rieur ;

Puis Ceux qui, fécondant l'universelle fange,
Par le souffle vital et la vertu du feu,
Firent pleuvoir du Ciel les eaux saintes du Gange
Et de la mer de lait jaillir le Lotus bleu ;

Et tous les Baalim des nations farouches :
Le Molok, du sang frais de l'enfance abreuvé,
Halgâh, Gad et Phégor et le Seigneur des mouches,
Et sur les Kheroubim le sinistre Iahvé ;

Et, près de Tsebaoth, les Aschéras phalliques,
Et le squammeux Dahâk aux trois têtes, dardant
Telles que six éclairs ses prunelles obliques,
Un jet de bave rouge au bout de chaque dent ;

Puis Abourâ-Mazda, la Lumière vivante,
D'où les Izeds joyeux sortaient par millions,
Et le sombre Ahrimân, le Roi de l'épouvante,
Couronné de l'orgueil de ses rébellions ;

Puis Asschour et Nergal, Bel dans sa tour de briques ;
Et ceux des monts, des bois obscurs et de la mer :
Hu-ar-Braz et Gwidhoûn et les Esprits Kimriques ;
Et les Dieux que l'Aztèque engraisait de sa chair ;

Et les Ases, couchés sur les neiges sans bornes :
Odin, Thor et Freya, Balder est Désiré
Qui devait s'éveiller aux hurlements des Nornes
Quand ta Fille jalouse, Ymer, aurait pleuré ;

Puis les divins Amis de la Race choisie,
Les Immortels subtils en qui coulait l'Ikhôr,
Héroïsme, Beauté, Sagesse et Poésie,
Autour du grand Kronide assis au Pavé d'or ;

Enfin, dans le brouillard qui monte et le submerge.
Pâle, inerte, roidi du crâne à ses pieds froids,
Le blond Nazaréen, Christ, le Fils de la Vierge,
Qui pendait, tout sanglant, cloué nu sur sa croix.

Et l'Homme cria : – Dieux déchus de vos empires,
Ô Spectres, ô Splendeurs éteintes, ô Bourreaux
Et Rédempteurs, vous tous, les meilleurs et les pires,
Ne revivrez-vous plus pour des siècles nouveaux ?

Vers qui s'exhaleront les vœux et les cantiques
Dans les temples déserts ou sur l'aile des vents ?
À qui demander compte, ô Rois des jours antiques,
De l'angoisse infligée aux morts comme aux vivants

Vous en qui j'avais mis l'espérance féconde,
Contre qui je luttais, fier de ma liberté,

Si vous êtes tous morts, qu'ai-je à faire en ce monde,
Moi, le premier croyant et le vieux révolté ? —

Et l'Homme crut entendre alors dans tout son être
Une Voix qui disait, triste comme un sanglot :
— Rien de tel, jamais plus, ne doit revivre ou naître
Les Temps balayeront tout cela flot sur flot.

Rien ne te rendra plus la foi ni le blasphème,
La haine, ni l'amour, et tu sais désormais,
Éveillé brusquement en face de toi-même,
Que ces spectres d'un jour c'est toi qui les créais.

Mais, va ! Console-toi de ton œuvre insensée.
Bientôt ce vieux mirage aura fui de tes yeux,
Et tout disparaîtra, le monde et ta pensée,
Dans l'immuable paix où sont rentrés les Dieux. —

LECONTE DE LISLE, *Derniers Poèmes*, Alphonse Lemerre, éditeur, 1895.

ALFRED DE MUSSET

L'ESPOIR EN DIEU

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
À ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis ; – malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté ;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Que faire donc ? « Jouis, dit la raison païenne ;
Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète ;
En présence du ciel il faut croire ou nier.
Je le pense en effet ; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour,
Mais les indifférents ne sont que des athées ;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
Je me résigne donc, et, puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront ; je veux croire, et j'espère.
Que vais-je devenir, et que veut-on de moi ?

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;

Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas ; si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi tout devient piège et tout change de nom.
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine ;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense et j'évite la peine ;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. – Où sont-ils, ces heureux ?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie ?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux ?
Hélas ! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et, quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. – À quoi donc m'arrêter ?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter ?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
À la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas !
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras ;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté ;
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,

Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux ! »

Que me reste-t-il donc ? Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
À qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. – Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité ?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.

Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !

Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, – abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

Ô toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
À tenter notre bonne foi ?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Bramah, Jupiter ou Jésus,

Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô Maître suprême !
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
À quoi bon le crime et la peste ?
Ô Dieu juste ! pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde,
Lorsque avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos !

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups ;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais, si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir ;

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux ;

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et, dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,

S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

ALFRED DE MUSSET, *L'Espoir en Dieu*, *Poésies nouvelles*, Charpentier, 1857.

ANNA DE NOAILLES

LES ESPACES INFINIS

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

PASCAL.

Je reviens d'un séjour effrayant ; n'y va pas !
Que jamais ta pensée, anxieuse, intrépide,
N'aille scruter le bleu du ciel, distrait et vide,
Et presser l'infini d'un douloureux compas !

Ne tends jamais l'oreille aux musiques des sphères,
N'arrête pas tes yeux sur ces coursiers brûlants :
Rien n'est pour les humains dans la haute atmosphère,
Crois-en mon noir vertige et mon corps pantelant.

Le poumon perd le souffle et l'esprit l'espérance,
C'est un remous d'azur, de siècles, de néant ;
Tout insulte à la paix rêveuse de l'enfance,
En l'abîme d'en haut tout est indifférent !

Et puisqu'il ne faut pas, âme, je t'en conjure,
Aborder cet espace, indolent, vague et dur,
Ce monstre somnolent dilué dans l'azur,
Aime ton humble terre et ta verte nature :

L'humble terre riante, avec l'eau, l'air, le feu,
Avec le doux aspect des maisons et des routes,
Avec l'humaine voix qu'une autre voix écoute,
Et les yeux vigilants qui s'étreignent entre eux.

Aime le neuf printemps, quand la terre poreuse
Fait sourdre un fin cristal, liquide et mesuré ;
Aime le blanc troupeau automnal sur les prés,
Son odeur fourmillante, humide et chaleureuse.

Honore les clartés, les senteurs, les rumeurs ;
Rêve ; sois romanesque envers ce qui existe ;
Aime, au jardin du soir, la brise faible et triste,
Qui poétiquement fait se rider le cœur.

Aime la vive pluie, enveloppante et preste,
Son frais pétilllement stellaire et murmurant ;

Aime, pour son céleste et jubilant torrent,
Le vent, tout moucheté d'aventures agrestes !

L'espace est éternel, mais l'être est conscient,
Il médite le temps, que les mondes ignorent ;
C'est par ce haut esprit, stoïque et défiant,
Qu'un seul regard humain est plus fier que l'aurore !

Oui, je le sens, nul être au cœur contemplatif
N'échappe au grand attrait des énigmes du monde,
Mais seule la douleur transmissible est féconde,
Que pourrait t'enseigner l'éther sourd et passif ?

En vain j'ai soutenu, tremblante jusqu'aux moelles,
Le combat de l'esprit avec l'universel,
J'ai toujours vu sur moi, étranger et cruel,
Le gel impondérable et hautain des étoiles !

Entends-moi, je reviens d'en haut, je te le dis,
Dans l'azur somptueux toute âme est solitaire,
Mais la chaleur humaine est un sûr paradis ;
Il n'est rien que les sens de l'homme et que la terre !

Feins de ne pas savoir, pauvre esprit sans recours,
Qu'un joug pèse sur toi du front altier des cimes,
Ramène à ta mesure un monde qui t'opprime,
Et réduis l'infini au culte de l'amour.

— Puisque rien de l'espace, hélas ! ne te concerne,
Puisque tout se refuse à l'anxieux appel,
Laisse la vaste mer bercer l'algue et le sel,
Et l'étoile entr'ouvrir sa brillante citerne,

Abaisse tes regards, interdits à tes yeux
Le coupable désir de chercher, de connaître,
Puisqu'il te faut mourir comme il t'a fallu naître,
Résigne-toi, pauvre âme, et guéris-toi des cieux...

ANNA DE NOAILLES, *Les Forces éternelles*, Arthème Fayard & C^{ie}, 1920.

JEAN RICHEPIN

LE PAPE

Hum !... Benedicat vos Omnipotens Deus !
Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus !
Quel chemin parcouru, souvent louche et nocturne,
Avant l'heure où mon nom sortit enfin de l'urne
Comme un soleil levant sort d'un lac ténébreux !
Que de métiers j'ai faits, et combien de scabreux !
Marchand de drogues, chien de bourreau, condottiere.
Ma mémoire tient plus de morts qu'un cimetière.
Dans l'infamie encore et dans la saleté
J'ai ramassé du pain quand on m'en a jeté.
Mignon de prêtre, amant de courtisane riche,
Valet qu'on bat, filou qu'on pend, joueur qui triche,
Mendiant, proxénète, et pamphlétaire enfin,
J'ai su manger de tout pour manger à ma faim.
Mais mon fier appétit avait d'autres fringales.
Orgueil, farouche orgueil, c'est toi seul qui régales
L'insatiable ardeur d'un cœur ambitieux ;
Et j'aurais sans pâlir escaladé les cieux
Pour y renverser Dieu, si je n'étais athée.
Son ombre au moins vivait, son ombre redoutée,
Cette ombre dont ma force est vêtue aujourd'hui,
Faites des lâchetés de ceux qui croient en lui.
Oh ! ce qu'il m'a fallu d'obscur patience.
De forte hypocrisie et de vaine science,
Pour ramper jusqu'au sceptre avant de le saisir !
J'ai su châtrer mes sens en rut vers le plaisir.
Ma chair servait d'hostie au fond du Saint-Ciboire.
Dans le calice, au lieu du vin qu'on doit y boire,
Moi, je buvais mes pleurs et ma bile et mon fiel.
Même quand les honneurs y versèrent leur miel,
L'absinthe remontait aux lèvres du calice.
Sous les splendeurs de la pourpre cardinalice
La haire m'enfonçait dans le ventre ses crins
Et le cilice en feu ceinturonnait mes reins.
Mais qu'importe ! À présent, je ne m'en souviens guère.
Je suis le Souverain Pontife, le vicaire
De ce Dieu que je crée en prononçant son nom.

Quel que soit mon désir, nul ne me dira non.
Je fais ce que je veux. Demain, si je l'ordonne,
Je peux faire de ma maîtresse une madone.

Donc, benedicat vos Omnipotens Deus !
Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus !
Amen !... Prosternez-vous, ô troupeau de fidèles !
Mes gestes envolés font à leurs grands coups d'ailes
Passer sur vos fronts las chargés de péchés noirs
Le vent rafraîchissant des célestes espoirs.
Allez, pauvres croyants, humbles que je méprise,
Laissez vos pauvres cœurs s'enfler à cette brise
Pour voguer vers un ciel aux décevants appas
Où nul n'abordera puisqu'il n'existe pas.
Moi, je vis désormais mon rêve grandiose.
Je me pavane, athée, en pleine apothéose,
Et seul au monde j'ai cet orgueil inouï
De représenter Dieu pour tous sans croire en lui.

JEAN RICHEPIN, [*Les Blasphèmes*](#), G. Charpentier et Cie, éditeur, 1890.

JEAN RICHEPIN

LA PRIÈRE DE L'ATHÉE

J'ai voulu m'envoler là-haut, au ciel immense,
Pour comprendre. Le ciel, riant de ma démente,
M'a vomi sur le sol.
Les étoiles chantaient et m'ont dit de me taire ;
Et je suis retombé lourdement sur la terre,
Enfoncé jusqu'au col.

C'est vrai, je suis vaincu par le chant des étoiles !
Il dit qu'on ne peut pas lever les chastes voiles
De l'Isis au front noir.
Il dit que, sans jamais voir le fond, nos pensées
Roulent dans l'infini comme des eaux lancées
Au trou d'un entonnoir.

Il dit qu'un fol orgueil nous brouille la cervelle
Quand nous voulons que tout l'univers se révèle
À notre œil limité,
Et quand nous essayons de saisir le fantôme
Impalpable, et de faire entre nos doigts d'atome
Tenir l'immensité ;

Il dit que, si ce Dieu que notre voix outrage
Existait, en voyant nos poings crispés de rage
L'éternel rirait bien ;
Il dit que le grand cri de révolte des hommes
N'est qu'une imperceptible haleine, et que nous sommes
Moins que l'ombre de rien ;

Il dit que celui-là seulement est un sage
Qui sait prendre les biens de la vie au passage
Tels qu'ils lui sont donnés,
Qui jouit des effets sans en chercher la cause,
Et qui veut ne jamais regarder autre chose
Que le bout de son nez.

Et les étoiles ont raison. Il faut se taire,
Laisser le ciel en paix et vivre sur la terre.
La joie est un devoir.
Mets tes mains sur tes yeux fermés ; baisse la tête.
Heureux qui mange, boit et dort ! Vive la bête
Qui sait ne rien savoir !

C'est bien. Je tenterai la sagesse abrutie
Et calme. Je rirai. Je ferai ma partie
 Dans le chœur des heureux.
Je ne penserai plus. Je fermerai mon livre.
Avec les résignés sans souci je veux vivre,
 Le plus crétin d'entre eux.

C'est bien. Je tends mon front au stupide baptême
De la sottise. Gai, je vais dire anathème
 À mon espoir premier.
Je renonce à l'idée, au rêve. Je veux être
Comme un gras champignon qui pousse au pied d'un hêtre.
 Le cœur plein de fumier.

Je veux dormir, je veux manger et je veux boire.
Ne me racontez plus la merveilleuse histoire
 De l'homme cherchant Dieu,
Des Titans assiégeant le ciel, de Prométhée
Plongeant dans les éclairs sa tête révoltée
 Pour y voler le feu !

Qu'on ne me parle plus de leur gloire superbe !
Je rumine. Je suis un bœuf vautré dans l'herbe.
 J'ai ployé le genou.
Dans la tranquillité banale je patauge.
Je suis un porc repu, le groin dans son auge.
 J'ai cessé d'être fou.

Puisqu'on n'a de bonheur qu'au prix d'être une brute,
C'est entendu, je suis un lâche et fuis la lutte,
 Sous l'ordure abrité.
Je voulais m'échapper de la fange : j'y rentre.
Et je me traînerai, s'il le faut, à plat ventre
 Dans l'imbécillité.

*

J'ai fermé la porte au doute,
Bouché mon cœur et mes yeux.
Je suis triste et n'y vois goutte
 Tout est pour le mieux.

À mes désirs de poète
J'ai dit d'éternels adieux.
J'ai du ventre et je suis bête.
 Tout est pour le mieux.

J'ai saisi mon dernier rêve
Entre mes poings furieux.
Voilà le pauvret qui crève.
 Tout est pour le mieux.

J'ai coupé l'aile et la patte
Aux amours. Mes oiseaux bleus
Sont manchots et culs-de jatte.
 Tout est pour le mieux.

Dans le trou, pensée altière !
Maintenant je suis joyeux,
Joyeux comme un cimetière.
 Tout est pour le mieux.

Dans le temps et dans l'espace
Je ne suis, insoucieux,
Qu'un paquet de chair qui passe.
 Tout est pour le mieux.

Que m'importe le mystère
De l'être épars dans les cieux ?
J'ai le cerveau plein de terre.
 Tout est pour le mieux.

*

Eh bien ! non. J'ai besoin de voir le fond des choses.
Je cherche malgré moi l'épine auprès des roses,
 Le ver immonde au cœur du fruit,
La vase sous les flots, le fumier sous la terre,
L'amertume dans les plaisirs, et le mystère
 Au front étoilé de la nuit.

Je ne puis m'empêcher de regarder les astres
Suspendus comme des lampes sous les pilastres
 D'un temple immense au plafond bleu,
Et j'entends tout le genre humain qui les contemple
Dire qu'un sanctuaire est caché dans le temple,
 Et dans le sanctuaire un Dieu.

Je vois toujours passer une ombre sous le dôme.
J'ai beau me répéter que ce n'est qu'un fantôme
 Flottant dans mon œil obscurci ;
Des générations de mes frères sans nombre
Ont ployé les genoux pour adorer cette ombre
 Qu'ils ont faite vivante ainsi.

Les mystiques Hindous, enfants des forêts vierges
Où les bambous géants et droits ont l'air de cierges
 Devant un invisible autel,
Où le grave éléphant jette un barril sonore
Au matin, comme s'il saluait dans l'aurore
 La présence d'un immortel ;

Les Perses enivrés du jour et de la flamme.
Qui sentaient palpiter et resplendir une âme
 Dans le soleil, dans le foyer ;
Les Chaldéens à qui l'étoile semblait être
Sur le livre du ciel ténébreux une lettre
 D'un grand nom qu'on voit flamboyer ;

L'Égyptien troublé par le regard des bêtes
Et qui donnait aux corps de son rêve des têtes
 De taureaux, d'ibis et de chiens ;
Les Pélasges dévots aux cavernes ; la Grèce
Qui faisait sur ses monts rayonner l'allégresse
 Sereine des Olympiens ;

Les Barbares venus du bout des steppes vagues.
Qui voguaient à cheval ou chevauchaient les vagues
 Sur leurs barques aux flancs de cuir,
Tous ces aventuriers qui voyaient dans les nues.
Les brumes et les flots, des formes inconnues
 Parmi les ouragans s'enfuir ;

Le Juif toujours en lutte avec l'âpre colère
Du Jehovah jaloux et dur qui ne tolère
 Aucun hommage aux étrangers ;
Le Chrétien amoureux du squelette et des tombes,
Dont l'ostensoir luisait au fond des catacombes
 Et dorait les crânes rangés ;

Tous, pasteurs, cavaliers, laboureurs, astronomes,
Marins, civilisés ou sauvages, des hommes
 Ayant l'esprit comme le mien.
Ont regardé le monde ainsi que moi, le même,
Et tous ont vu dans tout vivre un Être suprême ;
 Moi je regarde et ne vois rien ;

Mais comme eux tous je sens une implacable envie
De connaître le mot inconnu de la vie ;
 Je fais ce que les autres font ;
Je porte dans le cœur une soif insensée
D'interroger le Sphinx pour savoir la pensée
 Qui passe dans ses yeux sans fond.

*

Et je saurai ! Cette prunelle
De l'infini sombre et béant,
Je verrai ce qui luit en elle
Et si c'est l'être ou le néant.

Je sonderai le gouffre immense,
Et je saurai s'il est un point
Où la création commence,
Elle qui ne finira point.

Ce n'est pas vrai qu'on puisse vivre
Sans jamais regarder là-haut.
Le besoin de savoir enivre.
Et je saurai. Car il le faut.

Aux cavernes les plus obscures
Une torche en main j'entrerai,
Et je forcerai les serrures
Du mystère le mieux muré.

Parti sur mon bateau de toiles
Pour le pays de l'inconnu,
Je veux que les vierges étoiles
Viennent me montrer leur sein nu.

J'ouvrirai toutes les alcôves ;
Je mêlerai mes noirs cheveux
Aux crins d'or des comètes fauves
En disant : « C'est moi, je te veux. »

Si quelqu'une fait la farouche
Et résiste à mon rut puissant,
Je baiserais si fort sa bouche
Qu'elle aura les lèvres en sang.

Je poserai ma main hardie
Sur les grands soleils étonnés
Et j'éteindrai leur incendie
Splendide en leur crachant au nez.

Dans toutes ses métamorphoses
Je fouillerai tout l'Univers
Pour chercher la Cause des causes
Sous ses masques les plus divers,

Sous l'astre et sous le grain de sable,

Sous la plante et sous l'animal,
Et sous l'atome insaisissable,
Et sous le bien et sous le mal.

Et sous tout l'Être qui ruisselle.
Et sous tout ce qu'on rêve aussi ;
Et si je peux la trouver, Celle
Qu'on n'a pas pu trouver, voici !

Je planterai mon regard fixe
Comme un couteau d'acier pointu
Dans le regard de cette Nixe,
Et je crierai : « Qui donc es-tu ?

*

Qui donc es-tu ? Voyons, parle enfin. Il est l'heure.
Tu ne peux pas toujours te taire, sais-tu bien.
Depuis l'éternité qu'on t'appelle et qu'on pleure,
Pourquoi ne dis-tu rien ?

Pourquoi restes-tu là comme un bronze livide
Avec ta lèvre close au sourire moqueur,
Ô face impénétrable, ô simulacre vide
Sans pensée et sans cœur ?

Pourquoi ne dis-tu rien ? Pourquoi sur ton front morne
Ne voit-on même pas un pli, spectre têtue ?
Pourquoi cet air de souche et cet aspect de borne ?
Vieille sourde, entends-tu ?

Si tu ne parles pas, au moins tâche d'entendre.
Laisse-moi, me montrant, si tu veux, ton mépris,
Croire que ton visage amer va se détendre
Et que tu m'as compris.

Pour transformer en foi le doute qui m'accable,
Tu n'as qu'à mettre un oui dans tes yeux épiés.
Tu n'as qu'un signe à faire, et ma haine implacable
Va mourir à tes pieds.

Ô Mystère orgueilleux de tes voiles funèbres.
Quand on se dit un père, il faut l'être en effet.
Comment peux-tu me voir saigner dans les ténèbres.
Si c'est toi qui m'as fait ?

Comment peux-tu me voir à genoux sur la pierre,
Les bras tendus vers toi, de sanglots étouffant,

Sans qu'il vienne une larme au pli de ta paupière,
Si je suis ton enfant ?

L'aumône, par pitié ! Ma misère est si grande !
Je ne suis pas méchant. Sois bon. Regarde-moi.
Mon pauvre cœur est plein d'amour et ne demande
Qu'à s'exhaler vers toi.

Mais non ! Voici toujours ton stupide sourire.
Mes injures, mes cris, mes pleurs, sont superflus.
Non, tu ne parles pas ; car tu n'as rien à dire.
Tu n'entends pas non plus.

Donc, après tout, es-tu ? Quand je sonde l'espace,
Au fond de l'infini je crois t'apercevoir.
N'est-ce que le rayon de mon regard qui passe,
Clair sur le gouffre noir ?

Est-ce mon âme à moi qui prête une âme au monde ?
Si je ne pensais plus ce que mon cœur rêva,
T'évanouirais-tu comme un reflet sur l'onde
Quand le soleil s'en va ?

Oui, oui, voilà le mot de ton hautain silence.
Mais j'en ai trop souffert ; j'en veux tirer raison.
De ma bouche à présent le blasphème s'élance
Et non plus l'oraison.

Ô Dieu, brouillard flottant sur le pré des mensonges,
Ô Dieu, mirage vain des désirs d'ici-bas,
Ta gloire et ton orgueil sont les fleurs de nos songes
Et sans nous tu n'es pas. »

*

Ainsi dira ma voix grave
À cet Inconnu trompeur,
À ce maître que je brave
Et dont les autres ont peur.

Je parlerai haut et ferme
Comme doit faire un vivant.
Je saurai si ce dieu Terme
N'est qu'une ombre dans du vent.

Qu'il dise, pour me confondre,
Un seul mot, même tout bas !
Mais s'il ne veut pas répondre,

Je dirai qu'il ne peut pas.

S'il dédaigne mon injure,
Pour être certain qu'il est
Je ferai sur sa figure
Tomber un large soufflet.

Et je verrai bien s'il bouge
En subissant cet affront ;
Je verrai monter le rouge
À son impassible front.

Sous cette âpre rhétorique
Si ses yeux restent sereins,
Alors je ferai ma trique
Discuter avec ses reins.

Je veux qu'il parle ou qu'il crie,
Savoir s'il existe ou non.
Je veux que sa chair meurtrie
Sonne comme un tympanon.

Ainsi que sur une enclume
Je frapperai, jusqu'à tant
Que la peau du dos lui fume
Et soit un torchon flottant,

Jusqu'à tant qu'il disparaisse
Comme un grain dans un gésier,
Comme une larme de graisse
Dans la gueule d'un brasier.

S'il ne peut pas disparaître,
S'il existe et si j'ai tort,
Il me prouvera son être
En m'écrasant tout d'abord.

Qu'il ne soit pas débonnaire !
Qu'il parle ! Dût-il, vainqueur,
Graver à coups de tonnerre
Son nom sanglant dans mon cœur.

Pour l'éternité perdue
Dussé-je être torturé,
Qu'il réponde, et qu'il me tue !
Ou c'est moi qui le tuerai.

JEAN RICHPIN, *Les Blasphèmes*, G. Charpentier et Cie, éditeur, 1890.

JEAN RICHEPIN

LE MYSTÈRE DE LA CRÉATION

Vous ne connaissez pas le grand X ! Hein ! quoi ! Non ?
Non, pas même de vue ; et pas même de nom,
Car il n'en a pas. Mais, qu'importe ? C'est un être
Dont on raconte un tas de faits qu'il faut connaître.
On dit même que dans des temps peu reculés,
Pour n'y pas avoir cru d'aucuns furent brûlés.
Voyons donc quelques traits de sa biographie.
C'est d'un cœur simple et pur que je les versifie.
Un soir que le grand X avait mangé beaucoup
Et beaucoup bu, gavé jusques en haut du cou,
L'estomac alourdi, la pense ballonnée,
Il se plaignit de son amère destinée.
En effet, rien n'étant, le bougre n'avait pas
De cuvette où vomir le trop de son repas.
D'ailleurs, pour en chercher, il était sans lumière.
Mais, bah ! Quand on s'appelle X, la Cause Première,
On trouve contre tout des trucs illimités.
Il y réfléchit deux ou trois éternités.
Puis il saisit ce rien qui n'était pas encore,
Ce rien mystérieux que son néant décore,
Ce rien, sans doute las d'être un rien incompris,
Ce rien qui n'est que rien pour nous, faibles esprits,
Mais qui devait pourtant être un peu quelque chose ;
Car il le prit, lui, l'X, lui, la Première Cause,
Souffla dessus, lui mit un endroit, un envers,
En fit une cuvette et vomit l'univers.
Voilà, certe, une étrange et ridicule histoire.
Dire que c'est pourtant la vérité notoire
Des prêtres, qui, parlant de cet acte profond,
S'ils changent les détails, sont d'accord sur le fond !

JEAN RICHEPIN, *Les Blasphèmes*, G. Charpentier et Cie, éditeur, 1890.

JEAN RICHEPIN

L'APOLOGIE DU DIABLE

Ne croyant pas à Dieu, je ne crois pas au Diable.

*

Et pourtant je l'ai vu l'autre nuit, l'Effroyable,
Le Malin, le Cruel, l'Envieux, le Trompeur,
Celui dont tous les noms terribles nous font peur,
Celui qu'on n'ose pas nommer. J'ai vu l'Archange
Tentateur et damné qui demande en échange
De son appui notre âme à perpétuité.
Le Diable, je l'ai vu, vous dis-je, en vérité.
J'étais au coin du feu, seul, relisant le livre
Du vieux Lucrèce dont la parole m'enivre,
Ce livre obscur, gonflé d'une amère liqueur,
Où le sage Épicure a versé son grand cœur.
Je le buvais avec une soif obstinée,
Quand tout à coup je vis, près de la cheminée,
À l'autre coin, vautré dans le fond d'un fauteuil,
Le Malin souriant et qui clignait de l'œil.
Il n'avait pas cet air grotesque qu'on lui prête,
Le nez noir, le pied bot, les cornes sur la tête,
La queue au cul. C'était un monsieur fort bien mis.
Il ressemblait à l'un de mes meilleurs amis,
Félix Bouchor, qui fut un des rois de la mode.
Sa jaquette, à la fois très collante et commode,
Moulait sa taille. Un nœud fait d'un ruban étroit
Planait en papillon à son col raide et droit.
Sa chemise à plastron lui cuirassait le buste.
Son pantalon tombait sur sa bottine juste
En un rond tracé net sans plis inélégants.
Quant aux cornets de ses manchettes sur ses gants
Jaunes, deux-porte-fleurs avec deux giroflées !
Pas de bijoux voyants ; pas de poches gonflées ;
Rien qui puât la pose ou bien le luxe faux.
Un goût riche et discret, sans excès ni défauts.
C'était le plus correct des modernes dandies.
Mais ses yeux roux flambaient comme deux incendies.

*

« Mon cher, fit-il soudain en taquinant le feu

Avec son stick, je crois que vous pensiez à Dieu.
Vous me direz que non, que vous lisiez Lucrèce,
Épicure, et que vous savouriez l'allégresse
De voir qu'ils ont tué les Dieux. Mais, entre nous,
Ne sentez-vous jamais monter dans vos genoux
Un frisson de terreur, quand leur voix révoltée
Dit le ciel vide ?... Bref, Êtes-vous bien athée ?
Êtes-vous très certain que Dieu n'existe point ?
Si Dieu n'est rien, pourquoi lui montrez-vous le poing ?
Si ce n'est qu'un brouillard dont votre âme est trompée,
Pourquoi dans ces vapeurs donner des coups d'épée ?
Don Quichotte chargeait, pour frapper un géant,
Sur un moulin ; mais vous, c'est contre le néant
Que vous vous collez avec l'ombre. C'est drôle.
Si Dieu n'existe pas, vous jouez un sot rôle ;
Vous n'êtes qu'un roseau pensant... comme mon stick.
Donc, au fond, vous croyez à Dieu, voilà le hic.
Vous ne l'avouez pas ; la honte est pitoyable.
Vous y croyez, my dear. J'y crois bien, moi, le Diable !
Si nous n'y croyions pas, nous autres les damnés,
Quel plaisir aurions-nous à lui cracher au nez ?
Heureusement, il est. On peut blaguer son œuvre.
Il est partout, il est toujours, comme une pieuvre
Au corps informe, aux bras infinis et flottants,
Nageant sous les flots noirs de l'espace et du temps,
Et tenant l'Univers avec ses tentacules.
Ce n'est pas un de ces grands-pères ridicules,
À barbe blanche, à l'air folâtre et bon enfant.
C'est un monstre hideux et fantasque, étouffant
Le monde dont il boit le sang par ses ventouses.
Il a des désirs fous, des rancunes jalouses,
Des caprices, des cris de haine, des remords.
Il fait les hommes, puis il voudrait les voir morts.
Son Eden est un guet-apens. Il se déjuge
Et sa création aboutit au déluge.
Ensuite il se repent du tour qu'il a joué
En voulant vous détruire : il conserve Noé.
Pourquoi ? Pour amener ce résultat, en somme.
Que son Fils, éternel, infini, se fasse homme,
Naisse sans déflorer sa mère, et meure en croix.
C'est un original, allez, le Roi des Rois !
Il fait martyriser ses bons catéchumènes
Pour amuser la plèbe et les catins romaines.
Il fait verser du sang, brûler des corps, afin
De pouvoir dire un jour en riant d'un air fin :
« Saint-Pierre, tu seras dans l'Église ma pierre. »
Le voyez-vous d'ici, gai, plissant sa paupière,
Ayant fait massacrer des milliers d'hommes pour

Accoucher à la fin d'un piètre calembour ?
Heureux s'il n'eût commis que de pareilles bourdes !
Mais, plus que son esprit encor, ses mains sont lourdes.
Quand nous dirions de lui pis que pendre en effet,
Nous n'en dirions jamais autant qu'il en a fait.
Je ne suis pas, mon cher, un professeur d'histoire,
Et je ne veux pas prendre un ton déclamatoire
Ni m'emballer en vous contant par le menu
Un tas de crimes dont le cours vous est connu.
Partout où la pensée éclate, où le cœur vibre.
Quand on s'efforce d'être heureux ou d'être libre,
Quand on travaille afin de conquérir un droit,
Quand dans un bénitier l'on se trouve à l'étroit,
Quand on ne veut pas être une bête de somme,
On voit paraître Dieu pour assassiner l'homme.
Oui, persécutions, exils, bagnes, cachots,
Huile en feu, plomb fondu, poix bouillante, fers chauds,
Tenailles arrachant les ongles, lames torses,
Brodequins pour les pieds, chevalets pour les torses,
Fouets, grils, bûchers, gibets, croix, écartèlements,
Ô couronne de Dieu, voilà tes diamants ! »

*

Comme il jactait sa tirade,
L'hôte assis près de mon feu,
Le dandy, le camarade,
Avait changé peu à peu.

Ses habits à la moderne,
Mêlant leurs discrets accords
De toilette sobre et terne,
S'étaient fondus sur son corps,

Et sa nudité d'Archange
Resplendissait à présent
Avec la lueur étrange
D'un gouffre phosphorescent.

Je sentais une brûlure
À voir les deux soleils clairs
De ses yeux. Sa chevelure
Formait un fouillis d'éclairs.

Ce n'était plus le jeune homme
À qui tantôt je rêvais ;
C'était l'être que l'on nomme
L'Orgueilleux et le Mauvais ;

C'était celui que le prêtre
Chasse en lui disant : Va-t'en !
C'était le Puissant, le Maître,
Le beau, le divin Satan.

*

Oui, reprit-il, je suis le laid, le noir, l'immonde,
Le vaincu. Dieu m'écrase. Il a tout. Je n'ai rien.
Eh bien ! il faut m'aimer. Dieu fait le mal au monde
C'est moi qui fais le bien.

C'est moi qui mis aux mains de votre premier père
Le fruit d'autant plus doux qu'il était défendu,
Quand il perdit l'Éden, c'est moi qui dis : Espère,
Il te sera rendu.

Dieu te ferme à jamais son jardin solitaire
Et tourne à l'éternel exil tes pas maudits.
Mais malgré lui tu peux être heureux. C'est sur terre
Qu'est le vrai Paradis.

Dieu, s'amusant à voir souffrir sa créature,
T'a dit : « Gagne ton pain aux sueurs de ton front. »
Moi, je ferai pour toi pulluler la nature
Et tes fils en vivront.

Pour te rendre odieux à ta compagne aimée,
Dieu mit l'enfantement dans le sang et les pleurs.
Moi, je t'offre une couche où la femme pâmée
Oubliera ses douleurs.

Quand elle te tiendra sur sa gorge et sa bouche,
Tout pantelant d'amour entre ses deux genoux,
Vous jouirez assez pour que ce Dieu farouche
En devienne jaloux.

Et ce que j'ai promis, je l'ai tenu. Paresses,
Plaisirs, amour, et les rires du nouveau-né,
Et les baisers profonds, et les longues caresses,
Je vous ai tout donné.

J'ai réduit à néant tous les décrets du Juge.
Il a voulu noyer la terre, mais en vain ;
Et je me suis servi de l'eau de son déluge
Pour en tirer le vin.

Dieu vous tenait courbés sous la noire ignorance.
Moi, j'ai cherché pour vous les sciences, les arts.
Aux mains des inventeurs mon souffle d'espérance
Fit fleurir les hasards.

Je vous donnai le feu pour dissiper les ombres,
Le fer, l'or, le travail dompté des animaux,
Et je vous enseignai les lettres et les nombres.
L'écriture et les mots.

En vain Dieu vous roulait dans des voiles funèbres
Et vous entortillait d'inextricables nœuds ;
Je défaisais les nœuds, je fendais les ténèbres
De mes doigts lumineux.

Le chercheur, le penseur, le poète, le sage,
Tous ceux qui vous ont dit les causes et les lois,
C'est moi qui leur ai mis cet éclair au visage
Et ce cri dans la voix.

C'est moi qui vibre dans toute âme révoltée,
Dans tout âpre génie où vous voyez un fou.
C'est moi le noir Caïn, et c'est moi Prométhée
Le sublime filou.

C'est moi Lucrèce, et c'est moi Job, et Galilée,
Kepler, Newton, Fulton, Volta, tous les savants,
Et Gutenberg par qui votre pensée ailée
S'envole aux quatre vents.

Grâce à moi vous avez dominé la matière,
Subjugé ses secrets les plus mystérieux,
Et vous êtes les rois de la nature entière ;
Non pas les rois ; les dieux !

Vous avez éventré les montagnes énormes,
Franchi les mers, bâti des cités. Exigeants,
Obéis, vous donnez à la terre les formes
De vos rêves changeants.

Vous avez maintenant fait de chaque mystère
Votre esclave. Tout cède à votre volonté,
Même la foudre : vous avez pour secrétaire
Le tonnerre dompté.

Encore un peu de temps et vous aurez des ailes,
Et l'on verra voguer vos flottilles dans l'air,
Traînant pour pavillon derrière leurs nacelles

Le serpent d'un éclair.

Oui, Dieu m'a foudroyé ! Mais, pour sa récompense,
Moi, je vous rends heureux, que Dieu le veuille ou non.
Oui, je suis le Malin ! Mais le Malin, je pense,
N'a pas volé son nom.

Oui, je suis l'orgueilleux vaincu ! Mais je me venge
En disant au petit, au pauvre, au mécontent :
Voici mon sang, voici ma chair, prends, bois et mange !
Dieu n'en fait pas autant.

Aussi c'est moi qu'il faut aimer, moi qui vous aime.
Venez à moi, venez, tous les déshérités,
Venez tremper chez moi dans le vin du blasphème
Le pain des vérités.

Venez, redressons-nous de toute notre taille !
Venez, rebâtissons une tour de Babel !
Venez, recommençons ensemble la bataille
De l'orgueil éternel !

À moi ! à moi ! Voici le jour de la revanche
Formidable. Je vois frissonner le Très-Haut.
À moi ! Faisons crouler son vieux trône qui penche
Sous un dernier assaut !

Homme, ô mon frère, monte avec moi si tu l'oses !
Je vais escalader le firmament en feu,
Et nous nous vautrerons dans les apothéoses
À la place de Dieu. »

*

Et l'Ange, ouvrant ses larges ailes
Qui firent sauter le plafond,
Devint si grand que ses prunelles
Semblaient deux abîmes sans fond.

Puis je ne vis plus sa figure
Ni ses yeux tant il était loin.
Mais sa bouche, béante, obscure.
Avait un pôle à chaque coin ;
Et dans ces ténèbres compactes
Les blasphèmes tonnaient pareils
À des milliers de cataractes
Tombant sur des tas de soleils.

On eût dit que sous la tempête
Des cris furieux Dieu puni
Roulait et se cassait la tête
En s'écrasant dans l'infini.

Brusquement au fond de l'espace
Tout se tut ; l'ombre s'envola
Comme une hirondelle qui passe ;
Et le Diable n'était plus là.

*

Je me retrouvai seul, effaré, sans lumière,
À genoux. Je priais, « Salut, disais-je, ô fière,
Héroïque, superbe, et divine vertu !
Salut ! Je suis à toi, je t'appartiens, veux-tu ?
Toi qui fis tous nos biens et qui les fais encore,
C'est toi, Maudit, c'est toi que j'aime et que j'adore.
Salut, consolateur béni des pauvres gens,
Bon nourricier, donneur de pain aux indigents,
Semeur d'espoirs qui nous font prendre patience,
Inventeur des plaisirs, des arts, de la science.
Accoucheur des esprits ! Salut, grand révolté
Qui préféreras l'enfer avec la liberté,
Toi dont on a cassé, mais non ployé les ailes,
Toi qui dois endurer des peines éternelles
Sans pouvoir aspirer aux douceurs du trépas,
Toi qui souffres sans fin et qui ne te plains pas,
Toi dont l'orgueil damné reste irrémédiable... »

*

Si je croyais à Dieu, je serais pour le Diable.

JEAN RICHPIN, *Les Blasphèmes*, G. Charpentier et Cie, éditeur, 1890.

JEAN RICHEPIN

PROGRÈS

Oui, la croyance aux Dieux subsiste encor, tenace.
On a beau s'en guérir, toujours elle menace
De reparaître, ainsi que les vieux maux secrets.
Voici qu'un Dieu nouveau nous ronge : le Progrès.
Ô mon temps, toi qu'on dit sans foi, toi qui contemples
D'un œil sûr le ciel vide, ô détrousseur de temples,
Brûleur de livres saints, démolisseur d'autels,
Sacrilège hardi qui pris les Immortels
Flamboyants au milieu des foudres usurpées
Et qui crevas le ventre à ce tas de poupées,
Pourquoi donc te voit-on t'agenouiller aussi,
Toi, le vainqueur des Dieux, adorer celui-ci,
Avoir tes dogmes, tes mystères, tes apôtres,
Et ta religion bête comme les autres ?
Le Progrès ! Oui, grand fou, sous ce titre nouveau
C'est toujours Dieu qui vient te hanter le cerveau,
C'est toujours la stérile et dangereuse idée
Dont ton âme d'enfant fut jadis obsédée.
Sans le savoir, tu crois encor. Écoute bien :
Que l'Idole se fige en fétiche nubien,
Qu'elle cherche à cacher sa figure de sphinge
Sous le mufle du bœuf ou le museau du singe
Comme en Égypte, qu'elle arbore noblement
La face humaine ainsi que sous le ciel charmant
De la Grèce et de l'Inde, où la larve maudite
Prend la voluptueuse allure d'Aphrodite
Et l'héroïque aspect du vertueux Brahma,
Qu'elle soit tout le bien et le beau qu'on aime,
Qu'elle revête enfin sa forme la plus belle,
Et, pour toucher à fond le cœur qui se rebelle,
Pour émouvoir ceux-là qu'on ne peut convertir,
Qu'elle apparaisse dans le Dieu pauvre et martyr,
Dans Jésus-Christ, ou bien qu'elle se subtilise,
Se raffine, et devienne, en dernière analyse,
Une abstraction pure, un mot, sous tout cela
Elle est toujours l'Erreur qui nous ensorcela,
La mangeuse d'esprit, l'ennemie éternelle,
La Chimère, l'Idole, et si tu crois en elle,
Si tu suspends ta vie à son œil décevant,
Si tu prends pour quelque'un ce rien rempli de vent,
Sous son masque d'idée ou son masque de plâtre

Tu crois encore à Dieu : tu n'es qu'un idolâtre.
Le Progrès, c'est la foi dans un but assuré.
Tu marches en disant : « Un jour j'arriverai
« Quelque part ; j'entrevois une halte possible ;
« Je vais comme une flèche en route vers la cible ;
« J'en approche aujourd'hui ; j'y toucherai demain ;
« Et la perfection est au bout du chemin. »
Mais alors il te faut une Loi nécessaire,
Un Ordre par lequel le monde se resserre
Pour s'absorber ainsi qu'une sphère en un point ;
Et ce centre, tu le sais bien, n'existe point
Sinon au sein d'un Dieu que l'esprit imagine,
En qui tout a sa fin comme son origine.
Tu peux l'appeler Force ou Nature, à ton gré,
Et voiler sous des mots obscurs chaque degré
Que tu gravis vers lui, lâche. Je te défie
De le noyer aux flots de ta philosophie.
Quand tu l'auras nommé comme tu l'as voulu,
Il restera toujours l'Infini, l'Absolu.
Tu ne le perdras pas dans ces métempsychoses :
C'est la Cause première où remontent les causes.
Les Causes et les Lois te tiennent prisonnier.
Les Causes et les Lois, c'est ce qu'il faut nier,
Si tu ne veux pas croire en Dieu. Prends pour principe
Que tout ordre, une fois qu'on l'admet, participe
À prouver Dieu. Dès lors sache voir l'Univers
Autrement que comme un poème dont les vers
Sont écrits par quelqu'un pour dire quelque chose.
Descends au fond de ta négation. Cherche, ose
Formuler ta pensée et choisir le Hasard
Pour unique raison de ce monde sans art.
Ne crains pas d'affirmer qu'avec assez d'étude
On verrait que les Lois ne sont qu'une habitude
Dont l'aspect éternel et la sublimité
Sont un effet d'optique à notre œil limité.
La plus haute des Lois, celle par qui les astres
Nous paraissent régis à l'abri des désastres,
Ne dure qu'un moment sans doute dans le cours
Du temps sans borne ; nous, dont mille ans sont plus courts
Qu'un éclair, nous avons pour la croire infinie
Notre brièveté qui fait son harmonie.
Mais je conçois sans peine, en quelque autre moment
Du Monde, que le Monde ait pu vivre autrement.
Ainsi je m'imagine une habitude inverse,
Les choses en tous sens fuyant à la traverse,
Se dispersant au lieu de s'attirer. Les corps
N'existent plus ; le ciel a changé de décors ;
La lumière s'éteint et la chaleur s'arrête ;

Rien ne peut s'attarder sous la forme concrète ;
Tout s'éloigne de tout et va se divisant ;
Et le Monde ordonné qui fleurit à présent,
Les soleils blancs, les bleus, les rouges et les jaunes,
Tous ces incendieurs flamboyants sur leurs trônes,
Tous ces victorieux drapés dans leurs habits
Tissus de diamants, de saphirs, de rubis,
Tous ces rois dont les rais comme des baïonnettes
Ensanglantent le ventre arrondi des planètes,
Tous ces grands créateurs des éléments divers
Et des forces d'où naît et vit notre univers,
Tout cela cesse d'être encor possible ; l'âme
De cet autre univers nouveau n'est plus la flamme
Qui fond et réunit les atomes épars ;
Maintenant, c'est la nuit, la nuit de toutes parts
S'épaississant tandis qu'à travers l'étendue
Les choses sont en proie à la fuite éperdue,
Les atomes épars évitant le baiser
Par qui leur être joint pourrait s'organiser ;
Dans cette nuit sans fond tout cherche à se dissoudre,
Et le monde n'est plus qu'un tourbillon de poudre.
Eh bien ! dans cet état de choses différent
Que deviennent nos lois ? Quel principe les rend
Nécessaires ? Vraiment il faut n'être pas sage
Pour n'y point reconnaître un aspect de passage,
Et pour trouver un ordre immuable, absolu,
Ayant l'air d'un plan fait et d'un décret voulu,
Dans ce concours fortuit de rapports éphémères.
Non, les effets n'ont pas dans les causes des mères
Qu'un souffle intelligent féconde. L'appareil
Des Causes et des Lois qu'on croit voir est pareil
Aux châteaux merveilleux, aux Babels colossales,
Avec leurs murs, leurs tours, leurs dômes et leurs salles,
Qu'on admire au soleil couchant dans les vapeurs,
Et dont l'architecture et les trésors trompeurs
Ne sont pas dans le ciel, mais bien dans nos pensées.
Non, la Vie et la Force au hasard dispensées
N'ont pas besoin qu'on leur suppose le pouvoir
D'une âme. Ce qui est se meut pour se mouvoir.
Mais la marche est sans but ; personne ne la mène.
Tout change, tout devient, car tout est phénomène,
Les Causes et les Lois comme le reste. Au fond,
Sous le cours fugitif des êtres qui se font
Et se défont, sous la figure transitoire
Des rapports exprimés dont les Lois sont l'histoire,
Si quelqu'une paraît vivre éternellement
Et dit : « Je suis la Loi, l'Absolue » elle ment.
Pour faire concorder l'apparence infinie

Du monde, et son aspect momentané qui nie
Cette apparence, il faut en dernier examen
Conclure qu'aujourd'hui, comme hier, comme demain,
Il n'y a que ceci dans le temps et l'espace :
La Matière qui dure et la Forme qui passe.
Ô mon siècle, je sais, tu jettes un coup d'œil
Plein de regrets amers et de larmes de deuil
Sur tes illusions et sur tes découvertes ;
Tu te croyais entré, toutes portes ouvertes,
Au temple défendu d'Isis ; pour une loi
Ou deux dont tu connais la formule et l'emploi,
Pour avoir calculé du fond de ta caverne
La valeur du petit soleil qui nous gouverne,
Pour quelques éléments domptés, tu te sacrais
Vainqueur de la Nature et roi de ses secrets ;
Tu te disais : « Encore un peu de patience !
« Espérons ! l'heure est proche où j'aurai la science
« Complète, où je pourrai faire tout à mon gré
« Et remplacer ce Dieu que j'ai tant dénigré. »
Et voilà que l'on vient t'arracher à tes rêves,
T'affirmer que les Lois éternelles sont brèves,
Et qu'il faut renoncer au fruit de tes travaux
Si longs, à ta foi jeune, à tes espoirs nouveaux ;
On vient souffler sur tes conquêtes merveilleuses
Comme si ces flambeaux n'étaient que des veilleuses ;
On vient effrontément nier tout ton pouvoir,
Te dire que tu crois en Dieu sans le savoir,
Et, pour mettre à néant ta dernière allégresse,
T'enseigner que tout change et que rien ne progresse !
Hélas ! oui, pauvre ami, je ne l'ignore pas,
Le vin de ton erreur a pour toi plus d'appas
Que l'eau claire de ma logique. Tu t'enivres
À l'abreuvoir banal des journaux et des livres
Qui te gonflent avec l'espoir empoisonneur
Que tu vivras demain dans le parfait bonheur.
Ton poète, un écho qui se croit un prophète,
Chante depuis trente ans l'approche de la fête.
Tous, même les plus forts, vous avez hérité
De sa folie. Eh bien ! voici la vérité,
Telle que je la sens, et je la dirai telle :
Si tu veux croire en Dieu, croire en l'âme immortelle,
Si ces faux biens perdus t'inspirent des regrets,
Si tu crains le Néant, alors crois au Progrès ;
Mais au contraire, crois au Hasard qui varie,
À la Matière immense incessamment fleurie
De changements sans fin et sans but, aux effets
Ni pires ni meilleurs et toujours imparfaits,
Crois à cela, si tu te sens fort et de taille

À narguer tous les Dieux et leur livrer bataille,
Si tu n'es plus d'amour céleste infatué,
Si tout respect humain dans ton cœur est tué,
Si tu sais sans pâlir regarder face à face
La Mort comme un néant où tout l'être s'efface,
Si tu réponds de toi jusqu'au dernier moment,
Si tu veux être athée imperturbablement.

JEAN RICHEPIN, [*Les Blasphèmes*](#), G. Charpentier et Cie, éditeur, 1890.

PAUL ROINARD

À DIEU... S'IL EXISTE

À C.-A. MOLÉNAT

Si j'avais été toi, quand tu fus Créateur,
Je n'eusse pas créé tes beaux chefs-d'œuvre immondes,
Je n'eusse pas pétri, sculpteur et tourmenteur,
De fange et de soleil tes milliards de mondes ;
Moins féroce que toi, j'eusse aimé mieux, au lieu
D'inventer tant de mal et tant de servitudes,
Rêver sereinement dans mes béatitudes.
J'eusse dormi, si j'avais été Dieu !

Je sais que les ennuis de ton oisiveté,
Te torturant les nerfs, t'inspiraient la torture,
Qu'il fallait pour charmer ta morne éternité
Des hochets sanglants ; mais quand on est de nature
Juste, impeccable et forte, on cherche un autre jeu !
Quand on se prétend bon on le prouve ; on invente
Un passe-temps plus doux ! Eh ! parbleu ! je m'en vante,
J'eusse trouvé, si j'avais été Dieu !

Je n'eusse pas tiré le papillon, du ver,
Le blé, la vigne et l'or, des terres remuées,
L'été beau de clartés, des sombreurs de l'hiver,
Le diamant, du sol, l'étoile, des nuées,
L'esprit, de la matière, et de toi, l'espoir bleu !
Puisque toute beauté naît d'essence grossière,
Puisque tout est poussière et retourne en poussière,
Rien ne fût né, si j'avais été Dieu !

Et pourquoi crées-tu l'homme, ce dieu raté ?
La femme, ce démon ? ces deux bêtes de somme,
Faites pour s'accoupler et qui n'ont enfanté
Jamais, que des fils comme eux, tes chefs-d'œuvre en somme ?
Pourquoi nous crées-tu, nus, laids, sans feu ni lieu,
Avec des yeux en pleurs, des fronts qui s'humilient,
De la mort dans le sang et des bras qui supplient ?
J'eusse eu pitié, si j'avais été Dieu !

Pourquoi créer le sol ? la mer ? Pour y creuser
Des tombeaux à la vie éternellement brève !
Le vent ? Pour tout flétrir ! Le temps ? Pour tout user !

Les cieux ? Pour qu'on n'y pût jamais monter qu'en rêve !
Pourquoi faire un soleil qui pleure quand il pleut ?
Pourquoi frapper la lune avec une effigie
Qui montre au gueux sans gîte et nargué par l'orgie
Que l'or est roi partout, même chez Dieu ?

Si tu voulais vouer ma race à tous les maux,
Pourquoi donc nous donner des instincts de génie
Et créer, en créant le roi des animaux,
Le prêtre qui te vend, le savant qui te nie ?
S'il est vrai que tout tourne autour de ton essieu,
Meilleur, plus Dieu que toi, poète et réfractaire,
Moi je te crache au nez les larmes de la terre :
J'en rougirais si je m'appelais Dieu !

Enfin, si j'étais Dieu, si j'étais toi, tyran !
J'aurais honte et pitié de l'infini qui souffre ;
J'essaierais une fois d'être bon, d'être grand,
Et m'engrossant d'éclairs et de lave et de soufre,
Dans un tonitruant rayonnement de feu,
M'irradiant partout en flamboyante pieuvre,
Je me ferais sauter moi-même avec mon œuvre,
Prouvant ainsi que j'étais vraiment... Dieu !

FIN

PAUL ROINARD, [*Nos plaies*](#), 1886.

DONATIEN ALPHONSE FRANÇOIS DE SADE

LA VÉRITÉ

Quelle est cette chimère impuissante et stérile,
Cette divinité que prêche à l'imbécile
Un ramas odieux de prêtres imposteurs ?
Veulent-ils me placer parmi leurs sectateurs ?
Ah ! jamais, je le jure, et je tiendrai parole,
Jamais cette bizarre et dégoûtante idole,
Cet enfant de délire et de dérision
Ne fera sur mon cœur la moindre impression.
Content et glorieux de mon épicurisme,
Je prétends expirer au sein de l'athéisme
Et que l'infâme Dieu dont on veut m'alarmer
Ne soit conçu par moi que pour le blasphémer.
Oui, vaine illusion, mon âme te déteste,
Et pour t'en mieux convaincre ici je le proteste,
Je voudrais qu'un moment tu pusses exister
Pour jouir du plaisir de te mieux insulter.
Quel est-il en effet ce fantôme exécration,
Ce jean-foutre de Dieu, cet être épouvantable
Que rien n'offre aux regards ni ne montre à l'esprit,
Que l'insensé redoute et dont le sage rit,
Que rien ne peint aux sens, que nul ne peut comprendre,
Dont le culte sauvage en tous temps fit répandre
Plus de sang que la guerre ou Thémis en courroux
Ne purent en mille ans en verser parmi nous ?
J'ai beau l'analyser, ce gredin déifique,
J'ai beau l'étudier, mon œil philosophique
Ne voit dans ce motif de vos religions
Qu'un assemblage impur de contradictions
Qui cède à l'examen sitôt qu'on l'envisage,
Qu'on insulte à plaisir, qu'on brave, qu'on outrage,
Produit par la frayeur, enfanté par l'espoir,
Que jamais notre esprit ne saurait concevoir,
Devenant tour à tour, aux mains de qui l'érige,
Un objet de terreur, de joie ou de vertige
Que l'adroit imposteur qui l'annonce aux humains
Fait régner comme il veut sur nos tristes destins,
Qu'il peint tantôt méchant et tantôt débonnaire,
Tantôt nous massacrant, ou nous servant de père,
En lui prêtant toujours, d'après ses passions,

Ses mœurs, son caractère et ses opinions :
Ou la main qui pardonne ou celle qui nous perce.
Le voilà, ce sot Dieu dont le prêtre nous berce.

Mais de quel droit celui que le mensonge astreint
Prétend-il me soumettre à l'erreur qui l'atteint ?
Ai-je besoin du Dieu que ma sagesse abjure
Pour me rendre raison des lois de la nature ?
En elle tout se meut, et son sein créateur
Agit à tout instant sans l'aide d'un moteur.
A ce double embarras gagné-je quelque chose ?
Ce Dieu, de l'univers démontre-t-il la cause ?
S'il crée, il est créé, et me voilà toujours
Incertain, comme avant, d'adopter son recours.
Fuis, fuis loin de mon cœur, infernale imposture ;
Cède, en disparaissant, aux lois de la nature
Elle seule a tout fait, tu n'es que le néant
Dont sa main nous sortit un jour en nous créant.
Évanouis-toi donc, exécration chimère !
Fuis loin de ces climats, abandonne la terre
Où tu ne verras plus que des cœurs endurcis
Au jargon mensonger de tes piteux amis !
Quant à moi, j'en conviens, l'horreur que je te porte
Est à la fois si juste, et si grande, et si forte,
Qu'avec plaisir, Dieu vil, avec tranquillité,
Que dis-je ? avec transport, même avec volupté,
Je serais ton bourreau, si ta frêle existence
Pouvait offrir un point à ma sombre vengeance,
Et mon bras avec charme irait jusqu'à ton cœur
De mon aversion te prouver la rigueur.
Mais ce serait en vain que l'on voudrait t'atteindre,
Et ton essence échappe à qui veut la contraindre.
Ne pouvant t'écraser, du moins, chez les mortels,
Je voudrais renverser tes dangereux autels
Et démontrer à ceux qu'un Dieu captive encore
Que ce lâche avorton que leur faiblesse adore
N'est pas fait pour poser un terme aux passions.

Ô mouvements sacrés, fières impressions,
Soyez à tout jamais l'objet de nos hommages,
Les seuls qu'on puisse offrir au culte des vrais sages,
Les seuls en tous les temps qui délectent leur cœur,
Les seuls que la nature offre à notre bonheur !
Cédons à leur empire, et que leur violence,
Subjuguant nos esprits sans nulle résistance,
Nous fasse impunément des lois de nos plaisirs
Ce que leur voix prescrit suffit à nos désirs.
Quel que soit le désordre où leur organe entraîne,

Nous devons leur céder sans remords et sans peine,
Et, sans scruter nos lois ni consulter nos mœurs,
Nous livrer ardemment à toutes les erreurs
Que toujours par leurs mains nous dicta la nature.
Ne respectons jamais que son divin murmure ;
Ce que nos vaines lois frappent en tous pays
Est ce qui pour ses plans eut toujours plus de prix.
Ce qui paraît à l'homme une affreuse injustice
N'est sur nous que l'effet de sa main corruptrice,
Et quand, d'après nos mœurs, nous craignons de faillir,
Nous ne réussissons qu'à la mieux accueillir.
Ces douces actions que vous nommez des crimes,
Ces excès que les sots croient illégitimes,
Ne sont que les écarts qui plaisent à ses yeux,
Les vices, les penchants qui la délectent mieux ;
Ce qu'elle grave en nous n'est jamais que sublime ;
En conseillant l'horreur, elle offre la victime
Frappons-la sans frémir, et ne craignons jamais
D'avoir, en lui cédant, commis quelques forfaits.
Examinons la foudre en ses mains sanguinaires
Elle éclate au hasard, et les fils, et les pères,
Les temples, les bordels, les dévots, les bandits,
Tout plaît à la nature : il lui faut des délits.
Nous la servons de même en commettant le crime
Plus notre main l'étend et plus elle l'estime.
Usons des droits puissants qu'elle exerce sur nous
En nous livrant sans cesse aux plus monstrueux goûts.
Aucun n'est défendu par ses lois homicides,
Et l'inceste, et le viol, le vol, les parricides,
Les plaisirs de Sodome et les jeux de Sapho,
Tout ce qui nuit à l'homme ou le plonge au tombeau,
N'est, soyons-en certains, qu'un moyen de lui plaire.
En renversant les dieux, dérobons leur tonnerre
Et détruisons avec ce foudre étincelant
Tout ce qui nous déplaît dans un monde effrayant.
N'épargnons rien surtout : que ses scélératesses
Servent d'exemple en tout à nos noires prouesses.
Il n'est rien de sacré : tout dans cet univers
Doit plier sous le joug de nos fougueux travers.
Plus nous multiplierons, varierons l'infamie,
Mieux nous la sentirons dans notre âme affermie,
Doublant, encourageant nos cyniques essais,
Pas à pas chaque jour nous conduire aux forfaits.
Après les plus beaux ans si sa voix nous rappelle,
En nous moquant des dieux retournons auprès d'elle
Pour nous récompenser son creuset nous attend ;
Ce que prit son pouvoir, son besoin nous le rend.
Là tout se reproduit, là tout se régénère ;

Des grands et des petits la putain est la mère,
Et nous sommes toujours aussi chers à ses yeux,
Monstres et scélérats que bons et vertueux.

DONATIEN ALPHONSE FRANÇOIS DE SADE, [*La Vérité*](#), manuscrit de 1787.



THALIE
ENVOLÉE

Sous la direction de Laurie Willième et Antoine Motte dit Falisse.

www.thalieenvolee.be
info@thalieenvolee.be

Un projet de la Compagnie Artaban asbl
Rue des Renards 1F
1000 Bruxelles